

LA SUITE VOUS APPARTIENT...

10 auteurs, 10 nouvelles
pour un même thème.

Début juin 2021, **Label-Sud** et **Bookelis** lançaient un concours de nouvelles intitulé : **la suite vous appartient...** Un Challenge pour les écrivains qui se devaient de poursuivre un début d'histoire imposée et de l'amener dans une direction toute personnelle.

Six mois plus tard, 87 participants nous avaient envoyé leurs textes. Dès lors, les deux jurys se sont mis au travail (4 lecteurs pour Label-Sud et 4 autres pour l'équipe Bookelis), aidés en cela par une fiche de lecture commune et des critères identiques.

Le 11 novembre 2021, les deux jurys ont confronté leurs résultats et les préférences de chaque lecteur. Une journée en visioconférence pleine de rebondissements, d'argumentations et parfois de mécontentement, chacun défendant ses poulains. Au terme d'une délibération épique, le grand gagnant de ce concours a été désigné à 18 h 25, ainsi que les 9 finalistes de ce concours.

Le prix du jury est attribué à :

Patrick FERRER pour sa nouvelle intitulée **PLAN B**

Les 9 finalistes sont :

Les fleurs du mal De **Laurel GEISS**

E pericoloso De **Gilles DIENST**

Bienvenue à bord D'**Emmanuel LENTO**

Son départ de **Daniel CLAYR**

Au bout de leur rêve De **Gilbert ORSÍ**

La lettre De **Florence CARTRAUD**

Lorsque chantent les cigales De **Christophe d'ANDREAM**

Un changement de vie inattendu De **Marina LERIDON**

Un renouveau en couleur De **Marie MEYEL**

Nous tenons à remercier l'ensemble des auteurs qui ont participé, même si nous savons que certains seront déçus. Ce résultat ne présume en rien de la valeur de vos écrits et nous vous encourageons à poursuivre, les conclusions de ce concours demeurant par essence arbitraires. Par ailleurs si nous pouvons donner quelques clefs pour vos prochains concours, soyez intransigeant avec la présentation de votre texte et corrigez-le sans relâche, certains textes ont été pénalisés pour ces raisons et n'ont pas permis au jury une lecture fluide et immédiate du texte. Dès lors, buter sur une faute d'orthographe, de syntaxe, de grammaire ou sur deux mots collés non espacés par exemple entraîne pour le lecteur un arrêt de lecture préjudiciable. Soyez donc vigilants sur ces 2 aspects de vos textes lorsque vous concourez, le jury d'un concours ne fait que lire les textes proposés et n'a pas vocation à les corriger, mais à rentrer ou pas dans une histoire. Encore merci à tous de votre participation.

PATRICK FERRER

PLAN B

Prix du jury

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce wagon consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme au petit nez retroussé qui l'accompagnait se tenait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Lui, assez grand et svelte, un petit renflement, dû à l'approche de la cinquantaine, au niveau de la ceinture, conservait un certain charme malgré un début de calvitie qui venait lui écorner sa chevelure châtain. Jusqu'à hier, Robert était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement sa femme Gabrielle, la petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure un peu guindée dans son petit tailleur désuet qui avait traversé tant de modes. Petite, le visage lisse, encore charmante et toute en rondeurs elle semblait véritablement déterminée.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ six heures, ils laisseraient ce train à Destiny. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout recommencer à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur vie de couple avait peu à peu déperî à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau – dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur nouvelle solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce train qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence.

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle vie.

*

Gabrielle s'installa dans le siège réservé en laissant échapper un soupir que son mari ne sut interpréter. Tristesse ou soulagement ? Son cœur se serra. Avaient-ils pris la bonne décision ? Il n'était pas encore trop tard pour faire demi-tour, quitter ce wagon étouffant avant que ne s'ébranle la locomotive, les entraînant vers une destination somme toute inconnue.

Si seulement sa femme avait manifesté un semblant du doute qui l'habitait. Mais son regard était tourné vers la fenêtre, observant en silence les derniers passagers qui se pressaient sur le quai pour rejoindre leur compartiment sous le regard absent des employés de gare. Des années de vie commune lui avaient appris à lire ses émotions sans avoir à échanger un mot, mais il devait voir ses yeux. Il allait l'appeler pour attirer son attention lorsqu'une voix derrière lui le fit sursauter.

« Contrôle des billets ! »

Le contrôleur dans son uniforme gris-bleu le fixait d'un air las, cet air que Robert connaissait bien après trente ans dans la même boîte. Machinalement, il lui tendit les titres de transport. L'homme les saisit nonchalamment, mais son expression changea lorsqu'il découvrit leur destination.

« Oh ! Vous allez à... ? »

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase. Robert acquiesça. Le contrôleur rajusta sa casquette. Son attitude s'était soudainement teintée de respect, comme s'il s'était trouvé face à une célébrité.

« Excusez-moi, je ne savais pas... »

Non, bien sûr, il ne pouvait pas savoir. Pas en seconde classe. Pas dans ce costume élimé acheté il y a bien des années. Le contrôleur toucha une nouvelle fois sa casquette et s'éloigna respectueusement, marchant presque sur la pointe des pieds.

« Tout va bien ? Tout est en ordre ? » demanda sa femme.

Robert hocha la tête. Il pouvait sentir sur lui le regard des autres passagers, se demandant sans doute qui était cet escogriffe un peu bedonnant qui avait impressionné l'agent de la SNCF. Il ne pouvait plus s'enfuir maintenant.

« Ce n'est rien, chérie. Simple contrôle.

— Tant mieux. J'ai hâte que tout cela soit terminé, tu me connais, je ne supporte pas les contretemps. »

Gabrielle ne mesurait sans doute pas l'étendue des dangers qui les attendaient. Pour elle, c'était juste une autre destination exotique, comme lorsqu'ils étaient partis en croisière autour de la Méditerranée pour fêter leurs dix ans de mariage. Cette croisière-là, néanmoins, était d'un tout autre genre.

Il laissa échapper un soupir et se cala dans son siège. Un sifflement strident annonça la fermeture des portes et le train s'ébranla pendant que le quai se mettait à reculer progressivement. Une voix suave leur souhaita la bienvenue à bord et égrenait les étapes de

leur destination. Il n'était pas encore trop tard. Gabrielle pouvait encore changer d'avis avant d'arriver à destination. Ce n'était pas vraiment son genre, elle avait toujours eu un caractère trempé. Mais l'énormité des enjeux la ferait peut-être reculer. Robert ferma les yeux et se mit à prier.

*

Lorsque le train arriva à son terminus, le compartiment se vida rapidement, mais Gabrielle et Robert restèrent assis. Les passagers leur jetaient de rapides regards en biais en passant devant eux, Robert crut même entendre certains chuchoter, mais il ne pouvait pas être certain, les annonces répétées de débarquer couvrant les autres bruits. Finalement, ils furent seuls à bord et le silence se fit. Même les moteurs avaient été coupés. Ils ne pouvaient être les uniques passagers pour leur destination, les autres devaient être réunis en première classe. C'était, après tout, un périple qui demandait certaines ressources.

Une silhouette se dessina soudain derrière la porte vitrée qui coulissa avec un chuintement doux comme du satin. Une femme en uniforme blanc et or se dirigea vers eux d'un pas énergique. Robert lui sourit nerveusement pendant qu'elle contrôlait une nouvelle fois leurs tickets. Son sourire engageant eut été rassurant si ce n'était pour les deux colosses qui l'accompagnaient en furetant dans tous les coins, mitraillettes à la main, regardant sous les sièges et dans les moindres coins.

Leur examen terminé, les trois individus poursuivirent leur chemin. Robert ne s'aperçut que Gabrielle s'était fébrilement agrippée à son bras que lorsqu'elle relâcha son étreinte.

« Pourquoi toutes ces précautions ? » chuchota-t-elle à son oreille, comme si les trois pouvaient encore l'entendre. « De quoi ont-ils peur ? »,

Robert haussa les épaules.

« Tout le monde n'a pas la chance de pouvoir se payer un tel voyage, je suis sûr que certains seraient prêts à tout... Sans compter les terroristes. »

Sa femme frissonna.

« Bon, ben, j'espère que ce ne sera pas le cas. Les tickets coûtent déjà assez cher... Toutes nos économies y sont passées. Le moins qu'ils puissent faire est de nous assurer un voyage sans encombre ! »

Était-elle en train de faiblir ? L'excès de précautions du personnel qui avait pris le relais pour les mener à leur destination finale pouvait certes l'amener à se poser des questions. Il s'en posait suffisamment lui-même. Malheureusement, il était probablement déjà trop tard.

Ses craintes furent confirmées par le long tremblement qui secoua le compartiment, comme si la bête s'était soudain éveillée. Robert sentit une sueur froide se former dans son dos. Dans quoi s'était-il fourré ? Le train se remit en route et il était conscient que chaque tour de roue les rapprochait du point de non-retour.

*

L'ultime étape du voyage ne prit probablement qu'une heure, mais Robert eut l'impression qu'elle durait une éternité. Gabrielle était plongée dans les brochures qui leur avaient été

remises à l'agence de voyages, lui posant parfois des questions auxquelles il ne pouvait répondre que par de vagues grognements.

L'excitation du départ s'était progressivement muée en un sombre pressentiment. Tout n'était peut-être pas aussi rose que dans les brochures aux couleurs vives. Les paysages chatoyants et paradisiaques qu'on leur avait décrits ne pouvaient être trompeurs, mais quand même.

Dehors, le ciel se couvrait peu à peu. L'heure approchait à laquelle les gens devraient rejoindre leurs abris souterrains. Robert consulta nerveusement sa montre. Les gaz à effet de serre émis dans la journée allaient atteindre le point de bascule. C'était vraiment imprudent de se trouver dehors à cette heure-là, même au sein de ce train qui devait logiquement être imperméable aux ultra-violets mutagènes. L'Humanité s'était adaptée à survivre aux inondations, tremblements de terre, incendies, pandémies, tsunamis et autres cataclysmes, mais uniquement au prix d'efforts considérables. C'était le prix à payer pour conserver nos acquis technologiques et sociaux, personne à part des bandes isolées de fanatiques ne voulait revenir à l'âge de pierre quand même !

Robert fut pris d'un rire nerveux. Ces dégénérés étaient tellement stupides ! Tout le monde était d'accord à ce sujet. Comme en écho à ses pensées, des volets métalliques s'abaissèrent sur les vitres du train, rendant le compartiment totalement étanche. La lumière s'intensifia de concert pour compenser la perte de luminosité si bien que le changement fut presque imperceptible. Robert laissa échapper un soupir. Il se sentait plus en sécurité maintenant.

Quelque temps plus tard, les haut-parleurs é mirent un bruit sec et une voix féminine, différente de la première, annonça leur arrivée à destination. Presque simultanément deux hommes armés firent irruption dans le compartiment. À cause de leurs masques de protection, Robert n'aurait su dire si c'étaient les mêmes que précédemment, une seule chose était sûre : ils étaient en tenue de combat et lourdement armés. Gabrielle et lui se levèrent et se dirigèrent vers leurs bagages lorsqu'ils furent arrêtés d'un geste.

« Vous pouvez laisser vos bagages ici. »

Robert allait protester, mais un regard du soldat l'en dissuada. Il tenta quand même de négocier.

« Nous n'avons pris que le strict nécessaire, comme stipulé. Rien que des objets de première nécessité. Pas plus de dix kilos par personne. »

Il avait pris le soin de faire numériser tout ce qui avait pour eux une valeur sentimentale. Les albums photo, les vidéos des enfants et cette vieille cassette VHS de leur mariage. Tout ça ne pesait presque rien. L'homme secoua la tête.

« Ne vous inquiétez pas, nous nous occuperons du transfert. Vous devez vous présenter aussi rapidement que possible au centre d'embarquement. »

Ils suivirent les deux soldats docilement. Une vingtaine de personnes étaient déjà rassemblées sur le quai. Des couples de leur âge pour la plupart. Des gens comme eux qui avaient fait le choix de tourner la page et tout laisser derrière eux pour s'embarquer dans une nouvelle aventure. Qui pouvait leur reprocher de vouloir s'extraire de ce monde qui, en quelques années, avait été transformé en quelque chose qui ne ressemblait plus en rien au monde qu'ils

avaient connu dans leur jeunesse. Un monde qui leur était aujourd'hui aussi étranger que s'ils avaient débarqué d'une autre planète.

Une poignée de militaires en uniforme blanc et or les accueillirent et les accompagnèrent jusqu'aux hautes portes blindées qui protégeaient leur port de départ. Les tout premiers voyages avaient eu l'honneur de fanfares, de discours enflammés et de nuées de journalistes et caméras de télévision. Mais ce n'était plus un sujet d'actualités à présent. C'était sans doute mieux ainsi, se dit Roger, lui qui avait toujours eu horreur de se faire remarquer. Un départ discret, sans tambour ni trompette. D'autant que le rang de soldats lourdement armés qui protégeaient l'entrée au port trahissait un besoin vital de discrétion.

Il n'avait pas voulu affoler Gabrielle, mais il avait vu sur des canaux non officiels des vidéos de départs très dérangeantes. Les masses de gens essayant de forcer les barrages pour embarquer à tout prix, les dépouilles de ceux qui s'étaient désespérément accrochés aux barrières électrifiées. Heureusement, tout cela avait été réglé depuis. Les départs se faisaient à présent sans encombre.

Les portes blindées s'ouvrirent soudain et toutes ses idées sombres s'envolèrent. Devant eux se dressait la silhouette élancée de leur vaisseau. Blanc et or comme les uniformes de l'armée unifiée de l'espace. Serrant les tickets dans une main et la main de sa femme dans l'autre, il s'approcha du quai d'embarquement derrière lequel souriait une jeune et ravissante hôtesse.

« Bienvenue à Proxima Centauri-Airline. Vous allez prendre place à bord du vaisseau Destiny qui vous emmènera vers notre nouvelle colonie, Terre Deux. Nous espérons que vous ferez un plaisant voyage. »

Bien que son cœur battit à tout rompre, Robert ressentit un immense soulagement. Ils l'avaient fait. Après toutes ces années, ils allaient pouvoir quitter cette maudite planète. Un voyage périlleux, certes, vers un monde qui n'était sans doute pas aussi accueillant que le décrivaient les brochures touristiques, il n'était pas aussi naïf. Mais malgré lui, en levant le regard vers le nez de la fusée qui s'élançait gracieusement dans le ciel, il ne put empêcher les larmes de lui remplir les yeux. La main de Gabrielle tremblant doucement dans la sienne, il s'avança vers la passerelle d'embarquement, tandis que le ciel derrière lui virait au brun sale comme chaque jour à cette heure depuis plus de deux décennies.

*

Dans le centre de tri des bagages, deux manutentionnaires du spatiodrome s'affairaient à trier le contenu des valises laissées derrière eux par les « colons ». Des objets de valeur pour la plupart, de l'or et des bijoux, comme si cela pouvait leur être d'aucune utilité là où ils allaient.

« Ils auraient mieux fait d'apporter des armes. » Dis l'un d'eux.

L'autre haussa les épaules.

— Bah, ils n'auraient jamais eu le temps de s'en servir. Ils croient tous dur comme fer à la propagande qu'on leur a servie et se laissent entraîner comme des moutons à l'abattoir.

— Tu ne crois pas à cette histoire de colonie ?

— Bah ! Pour moi, c'est du bidon. T'as remarqué comme les vaisseaux reviennent toujours à vide ? Tu ne crois pas que, de temps en temps, il y en a qui changeraient d'avis et voudraient

revenir ? T'as déjà vu un sac de courrier revenir des colonies ? Si t'étais parti comme ça, t'enverrais pas des photos à ta famille ? Non, ça pue leur truc.

— C'est normal ! Ils signent tous un accord de confidentialité. Imagine si les Chinois apprenaient où se trouve Terre Deux, y aurait plus de place pour nous.

— Bah, les Chinois ont leurs propres bases sur Mars. Non, je parie qu'ils les éjectent tous dans le vide, dès qu'ils ont dépassé la stratosphère. Pourquoi penses-tu qu'on n'envoie pas leurs bagages avec eux ?

— Question de poids. Les passagers ne se rendent pas compte... Ça coûte trop cher.

L'autre cracha par terre.

— Tu parles ! C'est juste une arnaque.

— Dans quel but ? Ça n'aurait aucun sens !

— Ben, mets-toi à la place de nos dirigeants et des puissants de ce monde. Qu'est-ce qu'il se passerait à ton avis si on nous disait qu'il n'y avait pas d'alternative à l'endroit où l'on est ? Si la pollution, les radiations, les calamités et tout ça, c'était inévitable, qu'il n'y avait aucune voie de sortie ? Qu'on avait atteint le point de non-retour ? Combien de temps, à ton avis, avant que les gens ne les empalent sur des pics pour avoir salopé la planète et nous avoir tous condamnés à crever pour leur seul profit ? Non, crois-moi, Terre Deux, c'était leur seule option. L'espoir de pouvoir encore s'échapper. Qu'en travaillant dur et en y mettant le prix, il était possible de s'évader de cette planète pourrie.

Le tri était terminé. Ils n'avaient laissé sur le tapis roulant que les objets ne présentant aucun intérêt. Les albums de famille, souvenirs et autres bibelots sans valeur. Ils pressèrent le bouton et le tapis roulant se mit en marche, emportant ces rebuts vers les fourneaux de destruction dont les fumées grises s'élevaient lentement vers le ciel brun sale.

DANIEL CLAYR

SON DÉPART

« L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, il était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement son épouse. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ cinq heures, ils laisseraient ce train à Aix-en-Provence. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperissé à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets "bureau-dodo" et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée. »

Phelps soupira bruyamment : ce texte qu'on lui avait refilé était affligeant. Il se recula et jeta un œil par la fenêtre - store cassé. Il était seul dans un coin de la salle commune. « En route vers une nouvelle destinée... » Seul face à cet écran, le front dans les mains, Phelps se sentait humilié. Cette histoire éculée de nouveau départ et d'amour avec un grand A... Comment pouvait-on lui faire ça ? Dehors, plus bas, un néon clignait d'ennui : les passants étaient rares et pressaient le pas. Le temps avait fraîchi. Phelps cracha par terre, s'épongea le front, pensa une fois de plus à sa femme et se mit au travail. Il allait devoir ravalier son ego, se resserrer son froc élimé de génie incompris et se retrousser les manches.

Comment allait-il pouvoir se cogner deux mille mots en trois heures avant qu'ils bouclent l'édition du soir ? Ça : mystère... Mais bon, il fallait trouver de quoi croûter alors... Le deal avait été clair. Depuis son bureau fermé au fond du couloir, la Saint-André lui laissait une seule chance de faire autre chose que balayer ses rognures d'ongles sous son bureau acajou. Agnès de Saint-André, la Saint-André comme on disait tous en son absence, la Saint-André donc avait été cyniquement limpide même : « Terminez cette blquette et je fais de vous mon pigiste attiré. Échouez et il ne vous restera plus qu'à rentrer dans les ordres pour espérer quelques miettes à la quête dominicale. ». Le message était on ne peut plus clair. La Saint-André rédigeait ses SMS comme elle devait parler. Il ne l'avait jamais croisée depuis qu'il avait trouvé ce job. Elle avait rajouté moins d'une minute plus tard : « Respectez le style. La France, c'est pour le côté romantique. Le reste, c'est votre job ! ».

Boston est une ville superbe quand on y déambule en touriste ou quand on est un écureuil joufflu gavé sur la pelouse du Public Garden. Ce qu'elle peut être lugubre en novembre quand on enterre sa femme à Copp's Hill ! Rupture d'anévrisme. Phelps ne savait même pas que ça pouvait lâcher, tout connement, comme un joint de carter. Viviane était décédée dans l'ambulance avant d'atteindre la clinique. C'est son père qui l'avait fait prévenir. Le vieux ne l'appréciait pas : Phelps le lui rendait bien. Il renifla. Comment peut-on, quand on s'appelle Viviane Mc Andrew, quand on est la fille du plus gros antiquaire de la côte Est... Comment peut-on, quand on vit d'amour et de poésie une idylle de trente ans avec son amour d'adolescence... Comment peut-on lorsqu'on entretient langoureusement l'homme de sa vie persuadé d'être un poète maudit dans un splendide appartement de Charles Street...

Phelps cracha à nouveau au pied de l'imprimante. Il s'en foutait puisque c'était lui qui passerait la serpillère, à moins qu'il ne se fasse virer et n'ait plus jamais besoin de la passer... Sa femme l'avait quitté il y a huit mois. Comment peut-on partir d'un coup, comme ça, sans prévenir, en laissant derrière soi un dandy de mari incapable ?

Phelps n'avait jamais rien publié. Il n'avait jamais rien fini, jamais rien réellement entamé d'ailleurs. Il se tenait en si haute estime qu'il archivait le moindre de ses brouillons bâclés, bout de rime ou de maxime un tant soit peu ciselée dans ses soi-disant recueils. Sa femme éperdue buvait ses diatribes avec une immense tendresse et un discret sourire. Elle entretenait sa flamme, l'entretenait d'ailleurs aussi au sens premier et cela leur allait à tous les deux.

Viviane avait filé tôt en l'embrassant sans doute, mais il dormait. Il dormait quand elle était sortie. C'était la dernière fois qu'il aurait pu la voir, mais ce matin-là, il ronflait... Phelps n'avait pas eu la force d'entrer dans la chambre mortuaire, il n'était pas non plus allé à la cérémonie. Il avait bu pendant trois semaines. Il avait hurlé de douleur, maudit le sort, et bu encore. Il avait chialé sa femme. Il avait cru l'entendre. Il l'avait appelée en vain, et avait maudit son silence et son départ et son absence. Il avait titubé, bu et rebu. Il avait maudit la lâcheté de cette femme qui l'aimait et que lui aussi aimait et qui l'avait planté au milieu du chemin et que bordel de saloperie de merde pourquoi m'as-tu laissé. On avait encore tant de choses à écrire, tant d'amour à faire... et il avait encore bu... Des alcools forts, tant qu'il en avait trouvé. Puis des vins excellents au début et des moins terribles ensuite. Et même du cidre ménager et de l'alcool à pharmacie. Il avait vomi et rebu ce qu'il avait trouvé, des fonds de cave et des culs de bouteilles secs. Et il s'était effondré.

Et quand il s'était vaguement réveillé, et lavé un peu et remis, ou en tout cas fait surface, il avait dû se rendre à l'évidence. Viviane n'était plus là, il n'avait jamais gagné un sou et tout ce qu'il pouvait foutre-dieu faire pour éviter d'être jeté à la rue était de postuler peut-être pour du ménage ou des poubelles ou un truc que les autres ne voudraient pas... Et surtout, il s'était

juré de ne jamais parler de ses rêves envolés de belles lettres, ni des yeux de sa femme, ni de rien de ce à quoi il avait cru un jour.

Et voilà que cette saleté de Saint-André lui avait mis en main son deal infernal : pose ton balai et prends la plume (ou le clavier, selon tes goûts) et montre-moi ce que tu as dans les tripes, et retombe au caniveau s'il n'y a rien dedans... Dans sa morgue infecte, elle n'avait pas daigné lui dire en face. Elle avait posté un message à la con, lui demandant, lui ordonnant de rédiger l'histoire du soir. Ou sinon... ou sinon quoi d'ailleurs ? Il ne retomberait pas plus bas. Il mettrait juste encore plus de temps pour ramper, ramper jusqu'à un prochain petit boulot, un service, peut être illégal, un coup tordu, n'importe quoi pourvu qu'il puisse croûter quelques jours après avoir payé pour sa piaule sordide de North End.

D'où tenait-elle cela d'ailleurs qu'il pouvait écrire ? Il n'en avait jamais parlé depuis son embauche plus ou moins licite dans l'équipe de propreté du soir. Et à qui en parler dans un couloir vide à vingt-et-une heures ? La machine à expresso n'est pas très loquace et hormis la lumière dans le bureau du fond, celui de la Saint-André, tout était vide à son étage... Il avait ordre de n'y pénétrer qu'en son absence. Faisait-elle sa proposition indécente à chaque nouvel arrivant ? Proposait-elle la régularisation à celle-là fraîchement débarquée du Mexique et visiblement sans carte verte ou d'aucune autre couleur ? Que faisait-elle miroiter au laveur de carreau panaméen qui risquait sa peau au vingt-sixième étage de cette tour alors que le Prudential Tower miroitait orgueilleusement dans son dos et que la salope de Saint-André savourait son titre tout chaud tout beau de magnat de la presse numérique. Elle pouvait se targuer de vingt-six millions d'amis sur son blog et de centaines d'annonceurs. Son site d'information et de critiques tous azimuts comptait douze-millions d'abonnés et presque autant de lecteurs quotidiens libres. Elle y glissait quelques historiettes à deux balles, histoire de grossir le menu déroulant. Et qu'elle signait bien sûr. Elle ne manquait jamais d'y citer une bonne douzaine d'annonceurs, en douce ou moins finement. Inutile de trop figoler le style, ce qui comptait pour ses lecteurs était de voir leur nom affiché dans la liste des abonnés... Seule coquetterie : elle n'avait jamais autorisé qu'on publie son portrait. « Femme de l'ombre », disait-elle dans ses interviews.

Ou bien du fond de son bureau doré qui devait sentir le stuc obséquieux et le mépris, lançait-elle ses investigations sur chaque nouveau visage qu'elle avait entrevu sur la webcam de l'entrée ? Avait-elle des relations en haut lieu qui la renseignaient sur tous les casiers ? Phelps n'avait jamais gravité en haut lieu... Viviane et son père, avant tout ça, peut-être. Viviane l'abandonnait souvent pour des inaugurations sur Newbury Street ou des premières au Wang Theater où le vieux Mc Andrew avait sa face peinte en médaillon au plafond parmi les autres mécènes. Elle s'absentait pour toutes sortes de colloques ou d'expositions, plusieurs fois par semaine et jusque tard certain soir. Phelps, lui, était resté planqué toutes ces années, calfeutré dans les draps de sa tendre disparue à fustiger les besogneux du clavier et les aligneurs de lettres, à soliloquer ses futures œuvres impérissables... Il n'avait jamais daigné aller à aucun dîner mondain, n'avait pas de fréquentation hormis sa femme...

Alors quoi ? La Saint-André était-elle une tarée qui abusait des informations intimes qu'elle possédait sur tant de gens qu'il en était bien un quelque part qu'elle pouvait forcer à enquêter à son tour sur qui elle voulait ? C'est ça, elle était machiavélique dans son délire de reconnaissance, elle devait extirper le moindre secret de la moindre méninge du plus insignifiant de ses personnels. Sa tyrannie mégalomane n'épargnait personne. Phelps était en nage..., il se sentait pris au piège, à la gorge, sa respiration se faisait sifflante, la crise d'asthme s'annonçait. Il dé-cranta son ceinturon pour retrouver un peu de volume, sorti les pans de sa chemise. Ses mains étaient moites, la crise approchait, terrible, et il lui restait à

peine une heure... Il repensa à la vie qui avait été la sienne, à la main qu'il avait tenue toutes ces années. La main qui l'avait soutenu, lui, le paresseux, l'indolent, l'égocentrique... Viviane avait lâché sa main, elle s'était envolée, avait pris de la hauteur, toute sa hauteur... et l'avait laissé au sol. Démerde-toi maintenant mon tendre amour, je rejoins les nuages et te regarde de là-haut. Il avait oublié sa bombe, et suffoquait déjà. N'aie pas peur, aie confiance, je reste quelque part dans un coin du ciel à veiller sur toi. Je suis une étoile même en plein jour, un rire de mouette sur la Charles River, un souffle de brise sur Harvard Square. Il s'arracherait les poumons cette fois, sans secours, il en crèverait, c'est sûr. Aie confiance en toi. Crois-en toi, mon aimé. Phelps écarquilla les yeux, il se calmait. Relève-toi, mon bel amour, redresse-toi et marche fier, je suis là. Il s'essuya à nouveau le front. Je suis fière aussi, si fière de toi, plus fière que jamais.

Il regarda sa montre, il était plus de vingt-trois heures trente et la Saint-André postait son blog dans moins de vingt minutes. Il regarda son écran, tout y était, il avait suivi la putain de consigne, à quelques détails près. Son couple n'avait pas vieilli. Il ne s'était pas terni. Son amour avait profité, enflé et enflé encore, même après sa mort. Phelps prononçait ce mot pour la première fois. Il lui en avait voulu de partir, de l'abandonner, de le larguer comme on tranche définitivement une amarre. Mais il n'avait jamais admis sa mort. Il la sentait vivante, il la sentait autour de lui, ou plus haut, il la savait quelque part, en lui et avec lui. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Viviane et lui n'en avaient jamais parlé, mais il se disait maintenant qu'il aurait été prêt si elle en avait voulu. C'est con comme on refait l'histoire quand il n'y a plus personne pour la jouer. Et cette pensée ne lui faisait pas mal, étonnamment : il était juste serein de se savoir prêt, désormais... si elle avait voulu. Et ils n'avaient pas pris de train pour refaire leur vie sur un coup de tête, pour tout miser sur un coup de dé... Viviane avait été plus audacieuse, plus ambitieuse. Son coup de poker avait été magistral : pour son ultime relance, elle s'était couchée, effacée, évanouie. Elle avait forcé son envol pour lui laisser le champ libre : elle l'avait mis sur le quai. Elle ne l'avait pas poussé sur les rails, non : elle lui avait tendu son plus beau billet. Va, mon amour, fais ce que tu as à faire !

Il ne relut rien avant de transmettre sa copie. Il ajouta juste « merci, sincèrement » au bas de son message. Phelps regarda sa montre, le clavier indiquait minuit. Et quand s'ouvrit au fond du couloir la porte de cette Agnès Saint-André qu'il n'avait jamais vue, Phelps crut entendre une voix familière.

GILLES DIENST
E PERICOLOSOSPORGERSI

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Jacques était fonctionnaire au Centre des Impôts de Levallois, employé principal à la Trésorerie. Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Monique. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau. Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ sept heures et sept cent soixante-seize kilomètres, ils laisseraient ce train à Toulon. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperissé à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ?

Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

Les poignées en cuir des deux valises, les plus lourdes et les plus solides, surtout une, lui avaient laissé des marques rouges dans la paume des mains. Celle que portait Monique devait être en carton et ne semblait contenir que des choses légères. Jacques hissa les trois dans les filets à bagages chromés au-dessus des deux banquettes qui se faisaient face. Les six autres voyageurs du compartiment étaient déjà installés, bien alignés, et ils sentirent l'un comme l'autre qu'ils faisaient l'objet de tous les regards. Après un bonjour poli à leurs compagnons de voyage, ils s'assirent côte à côte sur la banquette en skaï vert de gris. Jacques sentit la sueur couler dans son costume léger qui avait emmagasiné des années de transpiration. Il renonça à enlever sa veste : il redoutait les auréoles sous les bras. Monique semblait sans émotion, assez raide contre le dossier. Il était toujours impressionné par la maîtrise qu'elle avait dans toutes les situations, un peu comme ces personnages de film qui traversent les aventures sans être seulement froissés. Il se laissa aller contre l'appui-tête en fixant les photos noir et blanc dans leurs cadres chromés sur la cloison opposée. Il avait face à lui, le port d'Honfleur et la cathédrale de Chartres : c'était écrit dessous. Monique s'était installée directement sur la place coin couloir, et son regard semblait braqué dans la coursive où quelques voyageurs étaient déjà debout appuyés à la rambarde. Elle se pencha à son oreille.

— Tu es bien certain d'avoir correctement verrouillé les valises ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas, j'ai encore vérifié sur le quai.

Les haut-parleurs du quai crachotèrent que le train 11049 à destination de Marseille, puis Toulon et Nice allait partir, qu'il fallait fermer les portières s'il vous plaît et faire attention au départ.

À 9 h 24, la secousse du train, qui s'ébranle, résonna dans la colonne de Jacques comme le signe de cette nouvelle vie qu'ils avaient décidé, même s'il savait au fond de lui que c'était surtout sa décision à elle. Rien de nouveau finalement.

La chaleur était étouffante et la fenêtre qui devait s'ouvrir avec une manivelle semblait bloquée, ce qui rendait étrange la plaque métallique fixée dessous indiquant en plusieurs langues qu'il était pericolosoporgersi dalla finestra. Celles du couloir en revanche

étaient grandes ouvertes et la porte du compartiment était restée ouverte laissant entrer un air chaud, mais bienvenu.

Jacques sentit se relâcher les muscles de tout son corps, ses épaules retomber dans son costume en laine sèche qui lui semblait déjà trop grand pour lui. Il se demanda si ce projet aussi n'était pas trop grand pour lui. La tête appuyée sur le skaï luisant, il ne trouva pas la réponse et s'endormit bercé par le rythme sourd des roues sur les rails et le balancement régulier du wagon traversant la grande banlieue.

Sanglée dans son tailleur trop chaud pour la saison, Monique était debout dans le couloir. Elle sortit une cigarette de son paquet de Royale Menthol, la cigarette de la femme moderne, et se tourna vers l'homme appuyé contre la cloison vitrée du compartiment voisin pour lui demander du feu. La fumée fut immédiatement aspirée par la fenêtre dont la vitre était baissée. Elle se dit que cet homme avait de l'allure. Son costume de toile beige lui allait parfaitement, la montre qui dépassait de sa manche n'était sûrement pas du toc et ses chaussures en daim n'avaient pas été achetées au marché. Il était plutôt du genre à voyager en première. Monique lui sourit et sentit, avec plaisir, son regard sur elle. À cinquante-trois ans, Monique était une belle femme, pas très grande, mais bien proportionnée, qui aimait plaire, et ne s'en privait pas. Ses jambes étaient galbées, ses hanches rondes, sa taille bien marquée et sa poitrine souvent moulée dans des pulls une taille trop petite, attirait des regards dont elle aimait profiter. Aujourd'hui pourtant, son esprit était tout entier tourné vers un but d'une autre envergure. La dernière semaine avait été exténuante. Il y avait d'abord eu les voyages chez le brocanteur, à Argenteuil, pour ne pas être trop proche de leur domicile à Sartrouville, pour vendre tout ce qui était vendable dans la maison. Puis l'acheteur de la R8, qui semblait avoir senti qu'ils étaient pressés et en avait profité pour faire baisser le prix. Elle était satisfaite d'avoir tout géré au mieux : si elle avait dû compter sur Jacques, on y serait encore, se dit-elle.

Le train avait pris sa vitesse de croisière et le balancement était devenu plus cadencé. Les avant-bras appuyés sur la rambarde du couloir, Monique regardait défiler la campagne, l'esprit partagé entre les événements de ces dernières semaines et les projets de celles à venir. Elle avait hâte de découvrir la discrète maison qu'elle avait trouvée dans les petites annonces de Var Matin, le journal local que son marchand de journaux lui commandait spécialement. Le propriétaire, qui habitait aussi Sanary-sur-Mer, lui avait envoyé trois photos, assez floues, mais assez convaincantes pour avoir décidé de la louer. Jacques avait trouvé que ça semblait plus petit que leur maison de Sartrouville, mais elle lui avait fait remarquer qu'il y avait la mer, le soleil en plus et qu'ils vivraient davantage dehors,

et puis les enfants étaient partis, et on ne les voyait jamais. Pour les revenus, elle avait son idée, et ça serait toujours mieux que le poste de Jacques aux impôts, qui n'avait pas évolué depuis au moins dix ans. Ça lui faisait une belle jambe d'être bien vu par son chef.

— Vous partez en vacances ? lui dit l'homme qui lui avait donné du feu.

— Un peu comme tout le monde aujourd'hui, et vous ?

— Non, moi je voyage pour affaires, mais les trains sont tous bondés et ils ne m'ont pas trouvé de place en première au guichet.

— Je me disais que vous n'aviez pas l'allure d'un vacancier, dit-elle en souriant.

L'homme sourit largement à cette remarque. Elle savait toujours trouver le mot juste pour flatter ses interlocuteurs et leur donner envie de parler : c'était naturel chez elle. C'est comme ça qu'elle était devenue si proche de Louis, le vieux monsieur qui habitait à trois rues de chez eux et à qui elle avait d'abord fait quelques courses, avant de lui tenir compagnie régulièrement.

— Votre mari semble vraiment s'être endormi profondément, dit-il en jetant un regard à travers la vitre vers Jacques dont le visage était écrasé sur la vitre, la bouche grande ouverte.

— Oui, il a fallu porter les valises qui sont lourdes et nous étions juste à l'heure pour le train. Je vais abuser et vous redemander du feu.

Il approcha son briquet, un Dupont en argent, et elle remarqua que ses mains étaient soignées et qu'il n'avait pas d'alliance. Elle nota, sans surprise, que son regard la parcourait de la tête aux pieds. Elle avait l'habitude. Elle se disait aussi que le monde avait changé : on était quand même en 68, on irait bientôt sur la lune, alors les femmes avaient bien le droit de séduire sans se sentir coupables. Comment disaient les manifestants il y a quelques mois ? « Jouir sans entraves » ? Ah oui, c'était ça. Il n'y avait que Jacques qui ne semblait pas tellement sous le charme, ou alors qui ne l'était plus. C'est vrai que la complicité qu'ils avaient pu avoir au début de leur mariage s'était effilochée, et il n'en restait plus grand-chose. Elle avait d'ailleurs eu du mal à le convaincre de tout laisser tomber, de changer de vie, de prendre un nouveau départ, de profiter de l'opportunité qui s'était présentée. Bon, d'accord, elle ne lui avait pas tout dit, sinon, elle était sûre qu'il aurait fait des histoires, se serait posé des tonnes de questions, aurait encore réfléchi des mois avant de se décider. C'est comme ça qu'à cinquante-cinq ans, il était toujours employé à la trésorerie. Parfois, elle se disait qu'elle aurait pu partir seule : évidemment, il aurait fallu trouver un porteur pour les trois valises, surtout les deux grosses qui contenaient tout leur avenir.

Leur futur propriétaire avait promis au téléphone de venir les chercher à la gare de Toulon pour les emmener vers leur nouvelle maison à Sanary-sur-Mer. Elle repassa une nouvelle fois dans sa tête les derniers éléments de leur départ. Ils avaient bien coupé l'eau, le gaz, et glissé les clés dans la boîte aux lettres. Le propriétaire ne se manifesterait pas avant le loyer prochain. Puis il se passerait encore du temps avant qu'il se déplace.

Il pourrait toujours se payer le loyer restant avec les meubles et objets qui restaient après le passage du brocanteur et qu'ils avaient laissés à l'intérieur. Rien de grande valeur, mais il pourrait quand même tout revendre, même les vêtements qu'ils avaient laissés pendus dans l'armoire. Elle se dit que bientôt elle abandonnerait même ce tailleur trop chaud, trop usé et trop citadin, pour une tenue plus adaptée. Elle n'allait pas marcher au bord de mer avec son tailleur en laine qui datait de la décennie précédente. Jacques aussi devrait laisser tomber ce costume gris dans lequel il vivait depuis des années. Personne ne devait s'habiller comme ça sur la Côte d'Azur, et ça serait idiot de se faire remarquer comme des Parisiens. Elle l'imagina dans un de ces pantalons en toile beige, avec un polo bleu marine : elle avait vu ça dans Elle ou dans Marie-Claire, et tout le monde devait porter ça là-bas. Pourquoi pas une marinière rayée ? Elle se dit qu'habillé comme ça, bronzé, il aurait plus d'allure que dans son costume usé aux coudes. Elle pourrait même le trouver aussi séduisant qu'au début.

Elle jeta un regard derrière elle à travers la vitre du compartiment : la moitié des voyageurs dormait, chacun dans sa position. Jacques avait toujours la bouche ouverte, un filet de bave à la commissure des lèvres : elle sortit un mouchoir de son sac et passant la main à l'intérieur du compartiment lui tamponna la bouche, sans qu'il se réveille.

— Les vacances vont lui faire du bien à votre mari.

— Oui, le pauvre, les dernières semaines ont été fatigantes.

— Vous allez jusqu'à Marseille ?

— Non, on continue, jusqu'à Toulon, on va à Sanary-sur-Mer pour les vacances.

Elle ressentait une excitation à prononcer ce nom, en appuyant sur le « sur mer », comme un nom exotique chargé d'images élégantes de la nouvelle vie qu'elle imaginait. Elle n'avait pas non plus envie de donner davantage de détails à cet inconnu. Elle n'allait pas lui dire qu'ils ne partaient pas en vacances, mais allaient s'installer pour de bon. Elle n'allait, évidemment pas non plus, lui raconter qu'ils avaient tout laissé derrière eux et que ces trois valises contenaient tout ce qu'il leur fallait pour une nouvelle vie : surtout pas. Voyager dans le train Paris Marseille le 1er juillet avec de grosses valises ne les

distinguaient pas des milliers de voyageurs qui partaient ce jour-là. La foule est toujours la meilleure façon d'être invisible.

Cette fois, leur vie allait vraiment changer. Terminé le pavillon grisâtre avec sa haie de troènes bien taillés et son portillon grillagé métallique. Terminé son boulot de caissière au Prisunic de Sartrouville, avec ce connard de chef de rayon qui essayait toujours de tripoter les filles, surtout les plus jeunes. Cette fois, ça serait la belle vie : le soleil, la plage, les robes du sud, les lunettes noires pour marcher sur le port et boire un verre à la terrasse du Nautique ou de La Marine, il devait bien y avoir un café qui portait ce nom. Elle sourit en s'imaginant déguster un cocktail, assise dans un fauteuil de rotin.

Le train roulait vite en traversant la France et Jacques finit par émerger. Il déboucha la bouteille thermos qu'elle avait pris soin de placer dans le sac qui contenait également les sandwiches. Les quelques inquiétudes qui lui restaient semblaient avoir été aspirées par ses deux heures de sommeil.

Monique savait toujours ce qu'elle faisait : elle avait fait les comptes, tout réfléchi, tout planifié. La somme était énorme et lui avait donné le vertige lorsqu'elle lui avait indiqué le montant, après avoir compté et recompté. Il se souvint de la nuit qu'ils avaient passée, complètement excités, le souffle un peu coupé. Il n'en revenait pas de la chance qu'elle avait eue. Il leva machinalement les yeux vers les deux valises dont l'une semblait en carton épais et l'autre dans une matière plus dure qu'il ne devinait pas. Ces deux valises étaient dans la cave depuis des années et n'avaient pas beaucoup servi. Je pourrais peut-être me mettre à la pêche, ça doit s'apprendre, et même peut-être un jour acheter une barque comme ils ont là-bas : on appelle ça un pointu : il l'avait lu dans le guide Michelin. Ils se feraient de nouveaux amis, s'inviteraient à boire le pastis sur la terrasse. Que Sartrouville lui sembla loin d'un seul coup. C'est comme au boulot, personne n'avait compris qu'il demande une retraite anticipée. Pour aller faire quoi lui demandaient ses collègues. Monique avait été ferme là-dessus : pas question de raconter, les gens sont tellement méchants. Tout le monde allait les jalouser et inventer je ne sais quoi. Monique avait ce bon sens là.

Il la regarda fumer debout dans le couloir, et lorsqu'elle se retourna ils se sourirent. Le temps avait fait un sale travail de sape, ils s'étaient éloignés. Les gosses, les soucis, le manque de fric avaient fait le reste. À partir de maintenant, tout allait changer : ils allaient se retrouver comme au début avec des sentiments tout neufs. Terminées les galères. Adieu les collègues du bureau, les remontrances du chef, la cantine avec toujours les mêmes têtes. Il regarda Monique et se dit qu'il avait vraiment de la chance d'avoir

une femme aussi belle. Sa montre indiquait : 13 h 30, on devait être vers Lyon où le train devait s'arrêter quelques minutes. Je m'offrirais bien une bière s'il y a encore les vendeurs sur le quai avec leur chariot à roulettes, se dit-il.

Monique se dit qu'elle avait passé la majeure partie du temps debout dans le couloir. Elle ne tenait pas en place, allumant souvent une nouvelle Royale Menthol qu'elle tenait entre deux doigts raides et jetant de fréquents regards vers les valises, imperturbables dans leur filet. Si les gens autour savaient qu'elles étaient pleines à craquer de liasses de billets de 500F, ça les rendrait fous. Quelle histoire.

Elle se revit chez monsieur Louis, passant la matinée, parfois l'après-midi, à lui faire de petits travaux de ménage, pendant que lui ne se privait pas de lui reluquer les cuisses et le décolleté. Bon d'accord, pour y aller, elle mettait souvent des jupes courtes, mais c'était la mode après tout. Si ça lui faisait plaisir, pourquoi pas ? Il était très vieux et c'était peut-être son dernier plaisir. C'était pas un crime. Avoir trouvé tout ce fric emballé dans du plastique avec des élastiques autour, empilé dans des cartons bien rangés sur des étagères dans la cave, ça non plus c'était pas un crime. Si elle les avait pas pris, c'est des héritiers lointains, sortis d'on sait pas où, qui auraient raflé la mise alors qu'ils ne venaient jamais voir le vieux monsieur. Avec tout cet argent, elle allait pouvoir s'offrir une nouvelle vie : tout le monde voulait ça. Si le vieux monsieur n'avait pas survécu en la voyant prendre les cartons, et même si elle l'avait un peu aidé, c'était pas vraiment un crime. À son âge, et malade comme il était, il allait forcément mourir rapidement.

— Je pense qu'on a pris du retard, dit l'homme au costume beige. On aurait dû arriver à Lyon à 13 h 51, il est 14 h 24 et on roule toujours.

C'est à cette heure précise que les six voitures de queue du rapide 11049 déraillèrent. Le train se coupa en deux, la locomotive et les wagons de tête continuèrent sur cinq cents mètres. Celui qu'occupaient Monique et Jacques se leva vers le ciel et retomba lourdement dans un fracas de métal entraînant les wagons de queue qui se couchèrent sur le côté et défoncèrent le talus.

Sous le choc, Jacques tenta de se lever et les deux lourdes valises lui tombèrent sur la nuque en un craquement qui laissa peu de doute sur son avenir. La plaque métallique sous la fenêtre, arrachée s'enfonça dans sa gorge lorsqu'il tomba dessus, ce qui lui ôta sa dernière chance, s'il lui en restait une.

Les bagages furent projetés dehors à travers les vitres pulvérisées, et le contenu de la plupart des valises fut éparpillé sur le talus. Celle de Jacques était finalement faite dans un genre de contreplaqué qui craqua au premier choc et s'éventra.

Monique fut lancée comme un projectile sur l'homme au costume de toile dont la tête passa à travers la vitre du compartiment. Couverte d'un sang qui n'était pas le sien, elle put voir les liasses de billets s'envoler autour des wagons éventrés. Mais que faisait Jacques ? Où était-il ? Il lui sembla que le compartiment avait été comme compacté. Elle vit sans pouvoir bouger, coincée sous l'homme au costume de toile, les passagers les plus indemnes commencer à ramasser les billets, pris de frénésie. Elle trouva répugnant qu'ils ne s'occupent pas d'abord des blessés. Les gens sont vraiment moches parfois. Puis elle s'évanouit.

La presse relata l'accident en détail, mais aucune ligne ne parut sur la folie qui s'était emparée des survivants et des passagers sortis des wagons indemnes se précipitant sur des monceaux de billets de 500F dispersés dans le vent. Des témoins racontèrent qu'ils en avaient vu certains se battre, d'autres arracher des billets à un blessé qui avait réussi à en attraper en rampant. Mais les journaux restèrent muets là-dessus. En revanche, tout le monde s'attarda sur le sort des soixante-seize blessés et des sept victimes décédées, dont l'une d'entre elles, un homme d'une cinquantaine d'années, avait même été égorgé par la plaque métallique indiquant qu'il était pericolosoporgersi dalla finestra ; ce qui était un message de bon sens.

MARIE MEYEL

UN RENOUVEAU EN COULEURS

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Arnaud était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Armelle. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau. Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans moins de trois heures, ils laisseraient ce train à Moiréssy-en-Morvan. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperé à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ. C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

À cinquante-deux ans, il n'était pas trop tard. La vie n'était pas finie, bien au contraire. Quand Armelle avait découvert presque par hasard sur internet le site de l'Association du Renouveau Possible (ARP), elle était presque tombée à la renverse. La phrase d'accroche semblait être écrite pour elle et Arnaud. « Vous avez la cinquantaine, votre vie ne vous plaît plus, rejoignez-nous au sein de l'association, un renouveau est possible ». Alors, après avoir passé la porte d'entrée du site, elle en avait ouvert toutes les portes. Elle avait découvert un univers très coloré. D'ailleurs, le slogan de l'ARP était « Redonnez des couleurs à votre vie ».

Fébrile, elle avait attendu le retour du travail d'Arnaud, qui immanquablement franchissait le seuil à 19 h 12, sauf si son train avait du retard.

Il y avait bien longtemps que le mari d'Armelle ne lui demandait plus ce qu'elle avait fait de sa journée de repos. Il rentrait, enlevait ses chaussures, enfilait ses pantoufles, se lavait les mains, puis lui faisait un bisou du bout des lèvres sur le front, comme on le ferait à un enfant. Il leur restait au moins ce geste de tendresse, certes mécanique, mais qui compensait le manque de dialogue de leur couple.

Ce soir-là fut différent. Armelle laissa Arnaud accomplir le rituel habituel, puis ouvrit la bouche pour lui conter le projet qu'elle envisageait avec l'ARP. Malheureusement, l'homme n'était pas aussi exalté que pouvait l'être sa femme au grand désarroi de cette dernière. Son idée lui paraissait complètement utopique, voire dangereuse.

— C'est parce que tu n'as pas étudié le site de l'ARP. Peut-être que je m'exprime mal. Mais lis leur charte et tu verras, je suis sûre que tu seras aussi enthousiaste que moi.

Arnaud choisit de botter en touche.

— Tu as raison, ma chérie. Laisse-moi le temps de me reposer de ma journée, et je regarderai demain. Pour le moment, je n'ai aucune envie de me plonger dans un écran.

Armelle, déçue, abandonna son mari dans le canapé et se dirigea vers la cuisine pour mettre la table. Tout en s'activant, elle pensa aux propos d'Arnaud, en particulier à ce « ma chérie » qui résonnait comme une expression routinière dénuée de tout son sens. Aucun sentiment ne transparissait, Arnaud ne l'appelait jamais pas son prénom, il usait de cette expression, ce « ma chérie » depuis des années. Armelle avait disparu derrière cette dénomination. Arnaud aurait aussi bien pu l'appeler « mon chien », cela n'aurait rien changé.

Après le repas, Armelle ne parla plus à Arnaud de son grand projet, mais elle était résolue à convaincre son conjoint. Après plus de trente ans de vie commune, elle savait qu'il fallait le laisser cheminer, ne pas le brusquer. Leur couple était en déliquescence depuis des années, elle pourrait bien attendre quelques jours.

Le lendemain, Armelle quitta la maison à cinq heures pour prendre le train jusque Paris. Elle était aide-soignante dans un hôpital parisien et le trajet, entre TER et RER, lui prenait près de deux heures. Elle était épuisée par cette vie de labeur. Ah, ils avaient été heureux d'acheter un pavillon dans la banlieue, vingt-cinq ans auparavant, mais les trajets avaient rapidement brisé la jeune femme dynamique qu'elle était à l'époque au point de la

rendre aigrie. Arnaud avait plus de chance, il était employé de mairie d'une ville située à seulement une heure de train.

Quand Armelle travaillait le samedi comme aujourd'hui, Arnaud aimait flâner au lit, en toute impunité. Personne ne pouvait le blâmer. Non pas qu'il craignait les reproches de sa femme, mais puisqu'Armelle se levait toujours tôt, même lors de ses jours de repos, il se sentait naturellement coupable lorsqu'il paressait le matin alors que son épouse s'activait déjà depuis deux bonnes heures voire trois.

Mais ce samedi était différent. Armelle avait allumé une petite étincelle dans l'esprit d'Arnaud. Certes modeste, pas de quoi générer un incendie, mais depuis longtemps, la vie quotidienne était morne sans rien qui ne brillait. Il se leva de bonne heure, peu après le départ d'Armelle, et ouvrit l'ordinateur. Comme sa femme, il compulsait le site de l'Association du Renouveau Possible. Son enthousiasme montait, il s'enflammait à son tour pour ensuite tenter de tempérer ses ardeurs, pesant le pour et le contre. N'était-ce pas que de belles paroles ?

Avant même le retour d'Armelle en fin de journée, il avait pris sa décision. Tant pis s'il faisait une erreur. De toute façon sa vie actuelle n'était-elle pas déjà une énorme erreur. Armelle et lui vivaient plus comme frère et sœur que comme mari et femme. La plupart du temps. Les enfants avaient grandi, étaient partis, loin de leur triste pavillon de banlieue. Loïc était cuisinier au Japon, il ne l'avait pas vu depuis près de trois ans. Et Adrien était animateur pour un club de vacances. Une saison en Turquie, une autre en Crète ou en République Dominicaine... Il ne leur rendait guère visite, lui aussi. Leurs fils avaient choisi une vie plus exotique, plus exaltante que celle de leurs parents prenant le contre-pied de leur enfance grisâtre au milieu d'un couple tout aussi pâle. Au moins, semblaient-ils heureux !

Lorsque la porte s'ouvrit laissant entrer une Armelle fatiguée par son travail et son trajet, Arnaud sentit d'un coup poindre l'ombre d'un doute qu'il refoula immédiatement. Il l'embrassa sur le front comme à son habitude et se mit aussitôt à discourir sur l'ARP.

Assaillie par ses paroles, Armelle était à la fois surprise par l'enthousiasme débordant de son mari et heureuse de voir qu'il partageait ses envies. Enfin, ils se retrouvaient. Derrière le cinquantenaire, elle distinguait le jeune homme qui l'avait séduite bien des années plus tôt. Le quotidien avait éteint leur couple, l'ARP le rallumerait.

En moins d'un mois, tout fut plié. La maison fut mise en vente et trouva rapidement acquéreur, le prix ayant été considérablement baissé. Armelle et Arnaud démissionnèrent sans accomplir les deux mois de préavis contractuels. Ils se firent porter pâles comme l'avait conseillé l'ARP. Ils étaient un peu inquiets, conscients d'outrepasser des règles. Mais ils étaient constamment rassurés par un certain Gabriel qui leur téléphonait quotidiennement, il leur avait rendu visite à plusieurs reprises également. Il leur était d'une grande aide. Grâce à lui, ils franchirent toutes les étapes qui les menèrent jusqu'à la gare un 10 août. Ils n'avaient pas prévenu leurs fils de leur prochaine nouvelle vie. Ils avaient eu peur de les informer, un peu comme s'ils avaient fait une grosse bêtise. Là encore, Gabriel les avait rassurés. Ils pourraient très bien en discuter avec leurs enfants plus tard lorsqu'ils seraient bien installés dans leur nouvelle vie. Rien ne pressait.

Pendant le trajet en train, Armelle et Arnaud ne se parlaient pas. Chacun était muré dans son silence. Armelle rêvait à son avenir tandis qu'Arnaud n'arrivait pas à se départir de quelques doutes. L'ARP leur avait promis une nouvelle vie, mais cela imposait de sérieux sacrifices, à commencer par faire table rase du passé. Arnaud espérait qu'ils allaient se retrouver, mais rien n'était moins sûr. L'ARP ne garantissait pas ce point. La seule certitude était la possibilité de changer radicalement d'univers. Fini le travail à la mairie dans le bureau sombre ! Désormais, il travaillerait au grand air.

Le train s'arrêta à la gare de Moiressy-en-Morvan. Un autre couple descendit sur le quai. Habillé en gris, comme eux. Tout naturellement, ils se rapprochèrent et l'homme s'adressa à Arnaud.

— Vous êtes membres de l'ARP ?

— Oui. Vous aussi ?

— Oui, répondit la femme de l'autre couple.

Heureusement, un homme habillé d'une longue tunique bleu-électrique interrompit rapidement cette conversation embarrassée et maladroite. Chacun reconnut Gabriel.

— Bonjour, bienvenue dans le Morvan. Je vous emmène jusqu'au manoir, dit-il d'un ton chaleureux.

Toujours un peu inquiets, les deux couples suivirent leur mentor vers un van. Ils déposèrent leur valise dans le coffre. Chacun avait emporté peu d'affaires. On leur avait conseillé de se départir de tous leurs biens matériels de leur ancienne vie. Certes, cela était difficile. Même si Armelle et Arnaud voulaient prendre un nouveau départ, jeter tous leurs souvenirs ne leur était pas possible. C'était pourtant ce que préconisait l'ARP dans son programme. Gabriel leur avait consenti toutefois de garder quelques affaires dans un box qu'ils louaient : les albums-photos, quelques objets. Il était venu chez eux pour les aider à les choisir. Il serait bien temps plus tard de s'en débarrasser lorsqu'ils admettraient l'inutilité de s'encombrer de choses du passé.

Le van pénétra dans le parc du manoir. Des hommes et des femmes, habillés de couleurs vives, travaillaient la terre sur la droite de l'allée. Plus loin, c'étaient d'autres qui taillaient quelques arbustes. Le véhicule s'arrêta devant le perron en haut duquel une femme habillée en rouge et or attendait, le sourire aux lèvres. Un homme se tenait à ses côtés, vêtu d'une longue chasuble vert émeraude brodée d'or.

— Bienvenue dans le manoir du Renouveau Possible, votre nouvelle maison, votre nouvelle vie.

— Merci, bredouilla Armelle, les autres se contentant de hocher la tête.

— Je suis Arabella, la directrice de cette humble demeure dit la femme en rouge et or et voici William qui vous aidera à vous acclimater.

Chacun à son tour se présenta, puis les deux couples furent conduits dans leurs chambres par quatre femmes. Chacun avait une chambre individuelle, les couples devaient se

séparer. Armelle et Arnaud n'étaient pas étonnés, cette clause était inscrite dans le contrat qu'ils avaient signé. La chambre, d'allure monacale, un lit à une place, une chaise et une armoire, était d'un blanc immaculé. Murs, sol, plafond, rideaux, linge de lit et meubles se confondaient dans une même blancheur, la vision en était presque hypnotique. Les hôtes avaient invité les nouveaux membres à revêtir l'une des tenues de l'armoire, toutes jaune poussin. Les vêtements gris qu'on leur avait demandé de porter pour le voyage furent brûlés quelques heures plus tard lors d'une sorte de cérémonie où tous les membres de l'association étaient présents, une cinquantaine. Armelle et Arnaud avaient eu un léger moment de recul en pensant au prix que leur avaient coûté ces vêtements quelques années auparavant. Puis, s'étaient morigénés, ils n'en auraient plus besoin ici. À quoi bon accorder du crédit à ces vieux habits qui les reliaient à leur ancienne vie ?

Armelle fut très impressionnée tandis qu'Arnaud n'arrivait pas à se lâcher pour profiter de l'avenir qui l'attendait. Il avait le vague sentiment d'être entré dans une secte. Il s'en était ouvert à William qui l'avait rassuré. Il n'était pas question de prier un quelconque gourou.

Au fil des semaines, le couple progressait dans sa nouvelle vie. Décontenancés au départ, ils se sentaient désormais libres. La vie terne d'autrefois avait fait place à une existence éclatante et colorée. Peu à peu, ils avaient franchi les étapes indispensables au Renouveau auquel ils aspiraient. William et Arabella étaient toujours là pour les épauler et les rassurer s'ils avaient un moment de doute. Armelle avait été affectée au jardin potager, elle y faisait pousser légumes et herbes. Elle, qui n'avait jamais fait un écart de sa vie, appréciait les séances quotidiennes où chaque membre de l'association fumait en totale communion les herbes cultivées. La première fois, elle avait été réticente, mais rapidement, elle y avait pris goût et se sentait apaisée après chaque séance. Il lui arrivait encore de penser à ses fils, notamment à Loïc qu'elle avait surpris à fumer du haschich dans sa chambre à seize ans. Comme il avait raison !

Une étape clé avait été franchie la veille. Gabriel, qu'ils n'avaient pas revu depuis leur arrivée, avait apporté le contenu du box du couple. Arnaud lui avait remis le code lors de son arrivée. Armelle et Arnaud savaient à quoi s'attendre, le couple qui était arrivé en gare en même temps qu'eux était déjà passé par cette étape. Tout fut déversé dans un cercle autour duquel les membres étaient assis. Arabella approcha avec deux torches qu'elle tendit à Armelle et à Arnaud qui mirent le feu aux souvenirs devenus inutiles et encombrants. Les photos des enfants, des vacances, de leur mariage... Envolé en fumée, le passé ! Enfin, le Renouveau complet était venu.

Quelques jours plus tard, un nouveau compagnon fut attribué à Armelle pendant qu'Arnaud découvrait la femme qui partagerait son lit. Chacun quitta sa chambre individuelle pour monter d'un étage dans le manoir, là où se trouvaient les chambres doubles. À cette occasion, ils changèrent de couleur de vêtement pour un orange très lumineux.

Afin que la vie soit plus douce, les couples étaient provisoires. William et Arabella faisaient et défaisaient les couples à chaque nouvelle lune. Chaque femme aspirait à se retrouver dans la chambre de William tandis que les hommes rêvaient d'Arabella.

Loïc et Adrien finirent par s'inquiéter de la disparition de leurs parents. Loin de la France, ils n'arrivaient plus à les joindre. Loïc rentra le premier et découvrit avec stupeur que le pavillon de son enfance avait été vendu. Les nouveaux propriétaires étaient tout à fait honnêtes. L'agence immobilière qui s'était occupée de la transaction ne put en dire davantage à Loïc, sinon que ses parents avaient vendu leur maison en dessous du prix du marché, car ils souhaitaient s'en défaire rapidement. Ils avaient vaguement évoqué un nouveau projet de vie.

Loïc s'adressa à la police, mais étant adultes, ses parents avaient parfaitement le droit de disparaître. L'officier de police judiciaire qui le reçut le rassura. Il ne s'agissait pas d'une disparition inquiétante puisque ses parents avaient eux-mêmes choisi de vendre leur maison. Chaque année, des centaines de personnes disparaissaient volontairement sans en informer leurs proches préalablement.

Loïc ressortit dépit du commissariat. Cette fuite ne ressemblait pas à ce qu'il connaissait de ses parents. Adrien rentra également en France, et les deux frères tentèrent de lancer une enquête qui n'aboutit à rien. Ils découvrirent cependant que les comptes en banque de leurs parents étaient vides. Toutes leurs économies s'étaient volatilisées ainsi que le fruit de la vente de leur maison. Intrigués, ils retournèrent au commissariat. Un autre OPJ promit d'enquêter sans leur donner trop d'espoir. S'il retrouvait des traces de ses parents, il pourrait leur en faire part, mais en aucun cas ne pourrait leur dire où ils se trouvaient si le couple avait décidé de disparaître volontairement.

Une bonne année passa. Loïc et Adrien étaient restés en France, ils avaient trouvé tous les deux un nouveau travail, certes moins exaltant, mais rémunérateur. Ils n'avaient pas cessé leurs investigations, mais n'avaient découvert aucun indice pour les mettre sur la piste d'Armelle et d'Arnaud.

Adrien faisait défiler les informations sur son portable quand une pensée émergea brusquement dans son cerveau. Il regardait les images d'un manoir qui finissait de se consumer. Le lieu, Clairmaresse, lui rappelait quelque chose. Il en était sûr. Sa mère avait évoqué Clairmaresse. À quelle occasion ? Il n'en avait aucune idée. Il téléphona aussitôt son frère, et tous deux s'y rendirent.

Les ruines fumaient, la police quadrillait le secteur et empêchait quiconque de pénétrer dans la propriété. Les journalistes campaient devant la grille. Loïc et Adrien récoltaient des bribes de conversation. On parlait d'une secte où les adeptes se livraient à des orgies sexuelles. On avait relevé cinquante morts, tous empoisonnés. Leurs corps, vêtus de blanc, étaient disposés en cercles concentriques. Manquaient à l'appel la gourou et son compagnon.

MARINA LERIDON

UN CHANGEMENT DE VIE INATTENDU

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Luc était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Aude. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ 15 heures, ils laisseraient ce train à Pise. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperî à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

À peine installés dans leur compartiment, le visage d'Aude s'illumina. Elle avait choisi cette destination en mémoire de sa grand-mère, originaire de ce beau pays. L'Italie n'attirait pas spécialement Luc. Mais ils avaient décidé d'un commun accord de quitter la France, pour un dépaysement total. Elle parlait couramment italien. Il baragouinait quelques mots. Cette destination devint une évidence.

Ses traits à lui étaient tirés, les commissures de ses lèvres tombaient. Il suait la peur. L'angoisse l'étreignit au point qu'il se blottit dans un coin du compartiment. On aurait dit qu'il essayait de se fondre dans le siège.

Elle ne s'apercevait de rien, toute à son bonheur et à ses projets. Conférencière au Musée du Louvre, elle n'aurait aucun mal à trouver du travail dans un des nombreux monuments de Toscane. Elle avait toujours adoré Pise avec sa tour penchée et la cathédrale. Petite, sa grand-mère l'emmenait sur la place et elle admirait ces maquettes grandeur nature. Elle passait en courant de toutes ses petites jambes devant la « maison qui tombe » comme elle disait. Elle riait aux éclats, à la fois ravie et effrayée à l'idée de recevoir le monument sur elle.

Le voyage leur parut interminable, ponctué par des arrêts plus ou moins longs. Elle somnolait. Luc se détendit peu à peu. Son corps se relâchait. Ses sourcils se détendirent. Deux enfants jouaient aux cartes sur la banquette, à côté d'Aude. Ils lui rappelaient leurs propres enfants. Des souvenirs d'eux quatre en vacances lui revinrent. Ils étaient heureux pendant ces quelques jours passés au bord de la mer. La vie était dure, mais ces moments leur insufflaient du courage pour le reste de l'année. Ses yeux se tournèrent vers sa femme. Un semblant de sourire apparut sur ses lèvres alors qu'il la regardait dormir. Tout étonné, il ressentit un trouble au fond de son cœur. Elle était encore si belle dans son vieux tailleur. Comme quand ils s'étaient rencontrés. Ils avaient fait des dizaines de voyages en train dans autant de pays. Dans des conditions souvent épiques. Ils étaient insoucians et ils s'aimaient. Passionnément. Ils étaient fusionnels et faisaient tout ensemble. Tous ces souvenirs remontaient à la surface avec le bruit et le bercement du train.

Comment en étaient-ils arrivés là ? Ils n'avaient pas su prendre du recul par rapport à leur métier respectif. Elle, dévorée par sa passion des œuvres d'art. Lui, abattu par l'ennui et la futilité de son travail. La naissance de leurs enfants les avait enfermés dans un quotidien répétitif, loin de leur vie animée d'avant. Ils ne surent pas protéger leur intimité et se consacrèrent corps et âme à leur famille. Ils vécurent l'un à côté de l'autre au lieu de vivre l'un *avec* l'autre. Pour finir dans ce train.

Après ce voyage, long et inconfortable, ils descendirent sur le quai, hébétés, à moitié endormis. Leurs vêtements avaient pris un nouveau coup de vieux. Plus un centimètre carré n'était épargné. Les valises contenant leurs pauvres possessions pesaient des tonnes au bout de leurs bras.

Ils prirent un taxi pour se rendre dans le petit appartement qu'Aude avait loué en périphérie de la ville. Ils voulaient se donner du temps avant de s'installer définitivement. Connaître la ville et les environs. Appréhender les habitudes de vie des Pisans.

Ils avaient une semaine toute à eux avant qu'Aude ne prenne ses nouvelles fonctions à la tour Guelfa. Elle était excitée et courait d'une fenêtre à l'autre pour admirer le paysage. Lui était à nouveau envahi par le doute et l'angoisse devant l'incertitude de leur avenir. Son élan amoureux s'était déjà envolé. Après tant d'années, ils n'avaient même plus conscience de la distance qui s'était creusée entre eux.

Ils mirent à profit ces quelques jours pour découvrir la ville. Aude était toujours aussi admirative devant les monuments. Elle l'entraînait avec un enthousiasme et une vitalité étonnante d'un endroit à l'autre toute la journée. Elle lui montrait les monuments les plus importants, lui expliquait les conditions de leur construction, la vie à l'époque. Puis elle l'entraîna dans les magasins : elle ne pouvait pas commencer son nouveau travail avec ses vieux habits... Il était épuisé.

Vint le jour où sa nouvelle vie professionnelle commençait. Elle se prépara avec soin. Elle se maquilla, revêtit la jolie robe achetée la veille. Elle partit rayonnante en lui claquant une bise sur le front. Il se retrouva seul dans leur appartement, complètement perdu. Il se demandait ce qu'il faisait là. Mais pourquoi avoir quitté la France ? Ses enfants lui manquaient déjà. Il avait envie de les serrer dans ses bras, de leur raconter son désarroi, sa solitude. Il tournait en rond,

n'osait pas sortir. Aude rentra en fin d'après-midi avec une mine réjouie. Sa journée s'était merveilleusement bien passée et elle avait hâte d'y retourner le lendemain. Ses collègues l'avaient accueillie avec gentillesse. Elle avait l'impression de les connaître depuis toujours. Toute à sa joie, elle ne s'apercevait pas de la tristesse de Luc. Il acquiesçait à tout ce qu'elle racontait. Esquissait un petit sourire de temps à autre.

Les jours passèrent. Luc s'efforçait de chercher du travail. Mais comment faire dans un pays étranger quand on ne parle que quelques mots de la langue locale ? Tout le monde lui avait dit :

— Tu verras, c'est facile l'italien. De toute façon, il suffit de parler avec les mains et le tour est joué !

Bien sûr, c'était loin d'être si simple. Surtout pour une personne aussi réservée que Luc. Malgré la verve et la bonne humeur de ses nouveaux compatriotes, il ne comprenait rien et n'arrivait pas à se faire comprendre.

Aude lui disait :

— Tu n'as pas besoin de travailler. Je gagne suffisamment ma vie pour nous deux.

Il n'osa pas lui dire qu'il voulait travailler, s'intégrer et ne pouvait pas passer sa vie à l'attendre en faisant les courses, le ménage et les repas. Il passait ses matinées à marcher dans la ville. Le temps était magnifique. Il profitait du soleil en lisant sur un banc tous les après-midis.

Elle se lia rapidement avec plusieurs personnes. La petite femme terne qui était montée dans le train à la gare de Lyon était devenue en peu de temps une jolie femme mûre, élégante et sûre d'elle. Ils furent invités à plusieurs soirées. Elle l'emmena acheter de nouveaux costumes pour qu'il soit aussi élégant qu'elle. Mais l'habit ne fait pas tout. Sa mine triste et dépitée décourageait le peu de personnes qui cherchaient à lier connaissance. Il avait fait de gros progrès en italien, car Aude avait décrété qu'ils ne parleraient plus que cette langue entre eux. C'était le meilleur moyen pour qu'il apprenne.

Mais il n'avait jamais aimé et n'appréciait toujours pas les mondanités. Il trouva rapidement des excuses pour ne pas participer à ces soirées interminables : mal de tête, fatigue, entretien le lendemain...

Aude n'était pas dupe, mais elle n'était pas mécontente de s'y rendre sans lui et de se laisser bercer par le légendaire bagou des mâles italiens. Il n'y avait jamais d'ambiguïté. Tout n'était que jeu de séduction sans conséquence. Elle rentrait de plus en plus tard alors que lui dormait de plus en plus tôt.

L'écart entre eux se creusa encore plus si c'était possible. Ils se croisaient en fin d'après-midi alors qu'elle rentrait se changer pour repartir aussitôt. Ils échangeaient quelques mots, mais n'avaient plus grand-chose en commun. Leurs deux enfants étaient un lien ténu. Il les appelait souvent. Même si, pris par leur vie, ils ne prenaient pas toujours le temps de lui répondre ou de lui parler, c'était un réconfort pour lui quand il les entendait. Comme un rappel de ces intenses moments de joie lors de leur naissance. Il donnait de leurs nouvelles à leur mère qui semblait s'en désintéresser.

Petit à petit, ils n'eurent plus rien à se dire. Il avait trouvé un petit boulot dans une épicerie. Il rangeait les rayonnages et tenait la caisse occasionnellement. Ce travail tranquille lui convenait. Il discutait avec les habitants du quartier. Il parlait couramment leur langue à présent et aimait les échanges avec ces gens simples et généreux.

Le fossé s'aggrava entre Luc et Aude. Elle rencontra un homme avec lequel les discussions devinrent de plus en plus feutrées, pleines de sous-entendus. Ils dînaient ensemble presque

tous les soirs. Au terme d'une soirée un peu plus arrosée que les autres, il l'invita à boire un dernier verre : « Juste un verre et je vous raccompagne ». Le verre, au bar d'un hôtel, fut suivi d'un second dans une chambre. Bien sûr, ils finirent amants. Luc ne s'aperçut de rien. Il dormait déjà du sommeil du juste quand elle rentrait dans la nuit. Elle fit bien attention de toujours revenir avant son réveil. Son comportement changea. Elle devint plus gentille, plus attentionnée. Il n'y prit pas garde puis se posa des questions. Que se passait-il ? Il n'imagina pas une seconde qu'elle avait des choses à se faire pardonner. La fidélité dans un couple n'était pas une option pour lui. Elle allait de soi.

Les deux amants devinrent sincèrement amoureux. Ils voulaient tous les deux démarrer une nouvelle vie. Elle ne se décidait pas à en parler à son mari, terrifiée à l'idée de lui dire la vérité. Mais l'homme lui posa un ultimatum : elle prévenait son mari ou il la quittait. Déchirée, mais amoureuse, elle raconta tout à Luc. Celui-ci ne réagit pas. Inconsciemment, il avait compris depuis longtemps que c'était terminé. Leur tentative de construire une nouvelle vie tous les deux avait échoué. Ils avaient trop attendu. La chance était passée à côté d'eux. Étrangement, ni l'un ni l'autre n'était effondré, seulement un peu triste d'en être arrivé là.

Il resta quelques mois dans le petit appartement. Rien n'avait vraiment changé. Sauf les nuits qu'il passait maintenant entièrement seul. Malgré la gentillesse de ses voisins, il ne se sentait toujours pas à sa place. Ses enfants, le sachant seul, l'appelaient plus souvent. Le mal du pays l'envahit petit à petit. Il atteignait l'âge de la retraite et ne voulait plus rester seul, à l'étranger. Alors il rassembla ses maigres possessions. Il ne se donna pas la peine de prévenir Aude qui ne lui donnait plus signe de vie depuis plusieurs mois. Il reprit le train en sens inverse, direction la gare de Lyon. Il eut un pincement au cœur en arrivant sur le quai d'où ils étaient partis de nombreux mois plus tôt. Quel gâchis ! Hébergé par son fils, il chercha un logement. Il trouva un studio, pas trop loin de chez lui et coula des jours heureux auprès de ses petits-enfants.

Aude était heureuse de son côté. Personne ne comprenait comment elle avait pu couper les ponts avec ses enfants de façon aussi radicale. La France était devenue le symbole de l'échec de sa vie de famille, surtout de sa vie de couple. Elle ne parvenait pas à renouer avec ses enfants. Elle était persuadée qu'ils lui en voulaient et ne souhaitaient pas la revoir. C'était une façon de se donner bonne conscience... Sa nouvelle famille italienne suffisait amplement à son bonheur et représentait pour elle une seconde chance.

Ils avaient échoué dans leur tentative de reconstruction de leur couple. Pourtant chacun d'entre eux s'en sortait plutôt bien : ils étaient plus heureux chacun de leur côté dans leur nouvelle vie qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps ensemble.

GILBERT ORSÌ

AU BOUT DE LEUR RÊVE

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Jack était fonctionnaire. Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Anna. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ 4 heures, ils laisseraient ce train à Nice. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu dépéri à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce

projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

Le train restait toujours immobilisé en quai de gare. Installé avec sa femme sur une banquette en skaï, râpée et jaunie par les années, Jack jeta un coup d'œil à sa montre. De longues minutes s'étaient écoulées depuis que le couple avait pris place dans le compartiment. La chaleur faisait étuve, la « clim » inscrite sur le boîtier du porte-bagage avait rendu l'âme, qui sait depuis combien de temps. Jack passa sa main sur le front, tout transpirant. À l'atmosphère suffocante la faute, mais pas seulement, les perles de sueur lui venaient d'ailleurs. Un ailleurs incertain causé par le changement que prenait aujourd'hui leur vie. Cette fois, c'était sérieux. Il ne s'agissait pas de simplement relooker l'appartement, apprendre le flamenco ou découvrir l'origami. Ils visaient un virage radical dans leur existence. Le point de non-retour, l'heure du grand saut dans l'avenir avait sonné.

Comme si le train avait compris le message, une voix annonça au micro son départ imminent au quai numéro 5. Les portes claquèrent, une lumière au néon s'invita dans le compartiment, le crissement des roues supplanta le brouhaha des voyageurs. Jack et Anna regardèrent le buffet de la gare défiler derrière la fenêtre, les colonnes des pas perdus, les portiques en acier, les poteaux électriques. Le train s'échappait sans tarder de cette gare comme s'il n'y avait plus de temps à perdre, comme pour rattraper les années perdues et effacer au plus vite les traces du passé.

« Il n'est jamais trop tard pour entreprendre le grand virage de sa vie », c'est cette conviction qu'Anna s'était efforcée de faire admettre à son compagnon. Rien à voir avec un caprice passager, une lubie de femme ayant dépassé la cinquantaine ou une citadine un peu snob, en manque d'espace et d'air pur. Le travail, les enfants, la famille, autant d'amarrages pour rester à quai et ne jamais s'en éloigner. De bonnes excuses pour reporter la décision, un alibi commode pour remettre toujours au lendemain le voyage. L'habitude du quotidien englué, l'impression de sécurité financière limite les ambitions, le plan-plan de la vie amoureuse assèche les relations dans le couple. La routine et la peur du lendemain réduisent l'élan vital et ramènent l'existence à une vie de poulpe accrochée piteusement à son rocher. Tous ces arguments, rappelés avec insistance par Anna, Jack les avait entendus maintes et maintes fois prononcés. Au début incrédule, voire réticent, les mots avaient fini par instiller Jack au plus profond de sa sensibilité. Plus elle en parlait, plus il prenait conscience du rythme

répétitif de son quotidien, du lien artificiel tissé avec son entourage professionnel, du rapport avec lui-même craintif, angoissé. Il s'en voulait de plus en plus de continuer sans réagir à mener cette vie insignifiante, même si elle lui assurait une garantie matérielle. Changer d'horizon et risquer la menace du chômage ? Dans une période où le marché de l'emploi semble défavorable, cette question ne cessait de le torturer. Et s'il y avait plus de courage dans la sagesse du renoncement que dans la bravoure de l'aventure ? Il finissait par déprimer, le moral en berne, tiraillé entre l'envie de se lancer et celle d'y renoncer. Anna prenait le temps de lui expliquer les choses, sans le brusquer, elle lui faisait miroiter un avenir moins désespérant, des alternatives possibles, évoquant des exemples avérés de changements réussis. Quand elle lui parlait de tout cela, elle le ramenait à la vie.

Le train abordait à petite vitesse les quartiers périphériques de la ville. Fréquemment, comme si l'état de vétusté de la machine était la cause, une onde vibratoire engendrée par le rail rayonnait dans tout le compartiment et faisait vibrer les banquettes. Dans la rame, le bourdonnement des passagers avait repris, entrecoupé de temps en temps par le cri strident d'un enfant ou le rire nerveux d'un groupe d'adolescents excités par leur départ en colonie.

Anna sortit un agenda de son sac. Elle relit en silence le programme qui les attendait. Tout y était soigneusement noté, l'heure d'arrivée du train, le rendez-vous avec celui qui devait les conduire jusqu'à la gare routière et la correspondance pour la destination finale.

C'est qu'un virage aussi fondamental, un tel changement de cap ne s'improvise pas ! Le saut dans le Nouveau Monde se prépare, se calcule, s'anticipe. Combien de personnes autour d'eux sont parties la fleur au fusil, des idées pleines la tête, la musette vide, mais remplie de projets généreux aux mises en œuvre utopiques ? Combien sont revenus bredouilles et dévastés ? Anna avait depuis trois ans entrepris une formation par correspondance dans un domaine qui lui assurait à présent une réelle compétence professionnelle. Elle s'était renseignée sur les démarches administratives indispensables à la réalisation de son projet. Jack de son côté avait envisagé une reconversion totale. De stages pendant ses vacances en cours du soir accélérés, il avait obtenu à force d'acharnement une qualification bien supérieure à sa fonction actuelle. Côté hébergement, le virage avait suivi la même courbure radicale : se décider à solder un bien qu'ils avaient mis des années à acquérir. Après des mois d'affichage infructueux, leur pavillon de banlieue avait enfin trouvé preneur. Ils avaient dû passer quelque temps par la case location, mais leurs arrières étaient à présent assurés, disponibles le cas échéant pour investir sur place dans un nouveau logement.

Avec réalisme, le couple s'était préparé au changement. Il n'avait pas succombé à l'illusion de la réussite sociale immédiate, la reconversion miracle vantée par la publicité. De nos jours, les médias sociaux offrent leurs miroirs aux alouettes, laissant croire que la vie est une succession ininterrompue de moments de joie et de jouissance. Le changement de métier sans effort, l'apprentissage sans douleur, seulement dicté par le désir de se renouveler, d'aller de l'autre côté du pré juste pour voir comment est l'herbage !

Jack avait donné la veille sa démission. Comme il s'y attendait, tous les grincheux du service lui étaient tombés dessus. « *Tu es cinglé, je te donne six mois pour revenir* ». La réaction classique de ceux qui, ayant vécu une expérience similaire et s'étant plantés, pensent faire de leur cas une généralité ! Pire, la critique appuyée de quelques frustrés n'ayant jamais osé aller au bout de leur rêve, s'autorisant à décourager sur leur passage ceux qui ont osé le faire ! C'est pourquoi sur les conseils avisés d'Anna, il avait jugé préférable de n'en parler à personne. À quoi bon être parasité par un entourage négatif et se laisser miner le moral par des rencontres toxiques ? Le couple, par contre, avait tenu compte de toutes les recommandations éclairées qu'il avait pu recueillir. Les renseignements utiles, les bonnes adresses, les alertes constructives, les erreurs à éviter. Des mois durant, ils avaient regroupé les éléments vidéo, articles de presse, revues spécialisées. Assisté à des événements comme le Salon des métiers, le rendez-vous des entrepreneurs. Ils s'étaient rendus tous les deux à des conférences sur les reconversions professionnelles, les nouveaux métiers. Ils avaient même franchi la porte d'une conseillère conjugale pour savoir s'ils étaient en phase avec leurs attendus respectifs ! De façon plus terre à terre, ils avaient consulté les dispositifs existants en matière de financement des formations, des aides à l'emploi. Au 1^{er} jour de leur nouvelle existence, ils étaient gonflés à bloc et parés à cent pour cent pour négocier le grand virage de leur vie !

Le contrôleur du train fit son apparition. Il déambula dans le couloir, sans prêter attention aux voyageurs. Il était suivi d'un compère plus jeune qui, sans doute moins gradé, se chargea d'exécuter la besogne et de relever les compteurs ! Anna rangea son carnet de bord et prépara les billets qu'elle avait pris soin de composer dans le hall de la gare, avant de monter dans la voiture. Jack la regardait d'un air attendrissant. C'est à ce petit bout de femme qu'il devait l'organisation de cette formidable aventure. Comment aurait-il pu se passer de sa constance, de sa clairvoyance et pour tout dire du courage qu'elle lui avait insufflé depuis le début de cette histoire ? Sans elle, il aurait continué à suivre la trajectoire rectiligne de sa vie d'avant,

monotone et insipide. Peut-être même ne s'en serait-il jamais aperçu, lové jusqu'à la fin, dans un confort douillet, très loin d'une vie agitée de patachon ! À moins que, lassés l'un et l'autre de leur présence permanente, fatigués de devoir se supporter, ils finissent par se séparer. Il lui devait, là encore, l'espoir de sauver leur relation de couple dans les années à venir. C'est à ces lendemains qui chantent que Jack se raccrochait. Même s'il en était à demi convaincu, même s'il ne savait pas de quoi demain serait fait, même s'il ignorait la façon dont il réagirait en cas d'infortune, même si les gouttes de sueur continuaient à perler sur son front. Jack se persuadait qu'il avait fait le bon choix, comme les biens heureux qui, au tournant de leur vie, pensent avoir pris la seule bonne direction qui s'imposait.

Le train filait à présent à bonne allure. Après avoir passé l'aiguillage de sortie de Lyon, le convoi s'engagea sur le tronçon sud de la voie. Une ligne droite, longue et dégagée s'offrait à la motrice. Des conditions météo idéales, une visibilité parfaite, le conducteur en profita pour accélérer. L'aiguille du tableau de bord afficha allègrement 130, 150, 200 km/h. La ligne droite qui l'instant d'avant paraissait sans fin, parue tout à coup se raccourcir. Le voyant de régime se mit à clignoter. La machine était passée en survitesse. Le frein automatique s'enclencha, sans conséquence sur la puissance de la motrice qui filait comme un missile sur la voie ferrée. Parvenue au bout de sa trajectoire rectiligne, à pleine vitesse sous l'effet centrifuge des forces d'inertie, la rame articulée des 12 voitures dérailla dans un bruit de ferraille, puis bascula dans le vide plongeant de toute sa longueur dans les eaux agitées du Rhône. Aucun voyageur, ni agent de la compagnie ne réchapperont de ce tragique accident. L'enquête interne de la SNCF confirmera que la cause directe du déraillement était due à « une entrée en courbe serrée à vitesse excessive ».

Anna et Jack voulaient prendre un virage radical ! Leur rêve s'accomplit ce jour-là ! Dans ce voyage vers le renouveau, ils réussirent sans billet de retour, le grand saut !

EMMANUEL LENTO

BIENVENUE À BORD

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Raymond était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Edwige. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ sept heures, ils laisseraient ce train à Barcelone. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperî à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

L'homme avait posé soigneusement sa veste grisâtre sur le dossier de la place B12 et elle en avait fait de même avec un cardigan violine sur le dossier de la place B11.

Après un dernier rappel, vociféré des haut-parleurs du quai, annonçant le départ imminent de leur train, le wagon s'ébranla par des saccades brutales. Les voyageurs sans réservation et entassés dans les allées manquèrent de s'affaler sur les bagages amoncelés.

Le dernier wagon du Paris-Barcelone quittait irrémédiablement le quai à 10 h 14. L'arrivée était prévue sept heures plus tard. La belle aventure, tant rêvée, commençait enfin.

Collés l'un à l'autre, tremblant d'excitation, l'homme et la femme, en chemise et chemisier, suivaient du regard le train quitter la gare en filant sur les voies.

Edwige détourna la tête, et, en regardant son mari, lui dit : « Notre nouvelle vie va commencer », Raymond se pencha vers elle, et, il sourit.

La femme menue avait tout prévu et tout programmé, il avait, lui aussi, fait sa part du travail. Si rien ne venait contrarier leur plan, dans quelques heures, désormais, leurs existences changeraient totalement. Ils venaient, ensemble, de prendre le pari de leurs vies.

Main dans la main, ils quittèrent le quai désert pour rejoindre le hall d'entrée de la gare. Ils avaient peine à rester unis, marchant à contresens d'une foule de vacanciers chargés de bagages et se ruant vers d'autres trains en partance. Edwige voulut rappeler à Raymond ce qu'il avait encore à faire, de son côté, après leur séparation, mais le brouhaha constant et les annonces qui s'enchaînaient l'en dissuadèrent. Ils se séparèrent en haut des marches de l'entrée principale de la gare et chacun partit de son côté.

Raymond, à pied et d'un pas vif, dans les rues adjacentes. Edwige, dans une file d'attente de taxis. Elle le perdit de vue alors qu'elle montait dans une Mercedes.

Assise à son bureau, elle alluma son ordinateur et étala devant elle quelques dossiers débordants de factures et d'ordres de virement. Elle parcourait ses mails et pianotait. Elle n'avait croisé dans les couloirs, à son arrivée tardive dans l'entreprise, que quelques collègues des services techniques. Ils avaient dû penser qu'elle était présente depuis des heures étant donné qu'elle ne portait pas sa veste de tailleur. Elle s'était faufilée discrètement, comme à son habitude, dans son bureau de directrice financière.

« Ça vous fera, 258,50 euros, Monsieur », Raymond dégaina son portefeuille de la poche du jean qu'il venait d'acheter avec un polo de marque et une veste en daim, il régla avec des billets sortis d'une enveloppe kraft. Il laissa à la caissière son vieux pantalon de costume et sa chemise usée. Il traversa la chaussée, évitant de justesse une trottinette surmontée d'un adolescent boutonneux, et entra dans un salon de coiffure pour homme. Après quarante-cinq minutes, il avait les cheveux coupés bien courts et sa barbe grisonnante s'était transformée en une fine moustache. Il avait rajeuni de vingt ans et se reconnut à peine dans les miroirs. Il gagna rapidement la terrasse d'une brasserie, et commanda un café serré tout en scrutant sa montre.

À 11 h 50, il se leva et se dirigea vers les cabines téléphoniques, après son appel, qui dura moins d'une minute, il quitta prestement la place pour s'engouffrer dans une bouche de métro.

« Monsieur le directeur, je viens d'avoir une relance de la société Alphix wuan, ils s'impatientent quant au virement, ils viennent de me relancer à l'instant par téléphone ! » Edwige avait osé déranger le directeur de son entreprise alors qu'il s'apprêtait à aller déjeuner avec sa secrétaire. En vingt-cinq ans de comptabilité à son service, elle ne l'avait jamais

interpellé de la sorte. Elle entendit répondre une voix sèche « Alphix wuan ? C'est qui ? Enfin, oui... faites votre boulot, procédez comme d'habitude, madame Paillard, je suis occupé ! ». L'oreille toujours collée, elle écoutait maintenant un bip discontinu. Sur son visage fin au teint blanchâtre, un sourire s'esquissait.

Elle pianota sur son ordinateur et procéda au virement de 1 366 785 euros dans la foulée puisqu'il était déjà prêt. Puis, elle sortit précipitamment de son bureau, descendit les escaliers et quitta l'entreprise avec la ferme intention de ne plus jamais y revenir. Elle venait de faire l'ultime virement de sa carrière.

À la sortie du métro, Raymond se rua dans une agence de voyages, il se sentait de plus en plus fébrile. Il en ressortit avec une petite pochette sur laquelle était annoté « Vol Paris-Jakarta CDG 16 h 5 ». Il rangea les documents dans la poche intérieure de sa veste en daim et s'engouffra dans un taxi.

De son côté, Edwige qui courait presque dans la rue s'arrêta net devant une boutique de luxe. Elle en sortit, quelques minutes après, les bras chargés de paquets, et héla, elle aussi, un taxi. Le chauffeur la guettait dans son rétroviseur sans dire un mot. Elle se déshabillait sur la banquette arrière et enfilait un tailleur élégant, cousu main. Elle finit par chausser des talons hauts et se coiffer d'un chapeau en mousseline de soie rose. Elle bourra son vieux tailleur démodé dans un des sacs et demanda au chauffeur de s'arrêter un instant. Elle ouvrit la portière et balança les paquets dans une poubelle, puis remonta à l'arrière du taxi. Elle lui répéta la destination choisie.

Edwige avait tout planifié, et jusque là, le plan élaboré se déroulait à merveille. Il ne lui restait plus qu'à le retrouver au lieu de rencontre prévu. Elle espérait qu'il avait pu, lui aussi, faire tout le nécessaire.

Arrivé au terminal C de l'aéroport de Roissy, il scruta les panneaux d'affichage des vols au départ et s'engagea dans un large couloir jalonné de boutiques de souvenirs. Tout en marchant, il repensait à son dernier jour de travail, le tout dernier d'une carrière longuement pénible.

Hier, ses collègues avaient organisé une fête d'adieu, quelques petits fours et des bouteilles de cidre attendaient la fin des discours. Raymond qui avait passé près de trente ans, au sous-sol, à tamponner et ranger les archives du commissariat remercia l'assistance, reçut un livre sur la pêche en mer et une enveloppe en kraft bien garnie. Il n'était pas apprécié pour ses pitreries ou sa gouaille, comme tant d'autres, mais pour sa discrétion et sa politesse convenue. Ses mutations professionnelles s'étaient limitées à quelques changements de bureaux, du grenier au sous-sol et à des tampons encres renouvelés tous les cinq ans. Il était parti de ce service tout en discrétion et poliment. Un de ses collègues lui demanda ce qu'il allait bien pouvoir tamponner pendant sa retraite, Raymond lui sourit, ne sachant pas quoi répondre. Des coups de tampon, il en avait donné suffisamment sur des dossiers d'affaires de quartier, d'affaires criminelles et aussi financières. Au-delà du geste technique répétitif, il avait aimé lire et relire les plus intéressantes, il avait ainsi compris les malheureuses erreurs de la plupart des délinquants.

Au bout du large couloir du terminal, il vit une femme élégante, haut perchée, dans un tailleur bien coupé et un chapeau en mousseline. Raymond eut du mal à la reconnaître tout de suite, mais son cœur battait déjà la chamade.

Edwige contemplait le ballet incessant des charters qui s'apprêtaient à décoller. Elle devinait dans le reflet de la baie vitrée qu'une belle femme se tenait devant elle. Attirée par des mouvements sur sa droite, elle détourna le regard et aperçut un homme qui avançait vers elle. Un homme élégant, marchant d'un bon pas. Il avait les cheveux courts et une fine moustache. Edwige eut du mal à le reconnaître tout de suite.

Raymond avança vers la femme qui reprit aussitôt sa contemplation, l'ignorant avec un dédain simulé.

« Madame », dit-il à son intention, en s'inclinant légèrement.

« Monsieur », répondit-elle dans un hochement de tête, puis, reprit sa contemplation.

Ils restèrent à distance raisonnable quelques minutes, tous deux admiraient la ronde des engins qui semblaient s'ébrouer devant eux.

Edwige et Raymond souriaient.

« Quel merveilleux spectacle, n'est-ce pas, vous êtes en partance ? » questionna Raymond.

« Monsieur, les plus beaux voyages se font à deux, ne croyez-vous pas ? » répondit-elle laconiquement en se cambrant.

Raymond baissa son regard sur les hauts talons de la femme, remonta doucement vers ses mollets. Il devina des cuisses bien fermes et s'arrêta un instant sur son bassin cambré. Puis, il imagina des seins pulpeux et voluptueux dissimulés par un chemisier en soie de chine. Émoustillé, il redressa la tête et vit un avion se dresser et s'envoler.

Edwige en profita pour admirer le profil de cet homme tout en élégance avec sa fine moustache, ses cheveux bien coiffés et ses yeux verts émeraude qui scrutaient l'horizon.

La conversation se poursuivit, ainsi, une bonne vingtaine de minutes. Tout en regardant le spectacle devant eux, ils évoquaient à tour de rôle leurs vies, leurs voyages, leurs passions, leurs rêves inaboutis, leurs joies et leurs déceptions. Ils en étaient venus à se livrer sans restriction, sans peur du jugement, sans vouloir en faire trop.

Chacun écoutait l'autre sans l'interrompre, les questions étaient peu nombreuses et toujours bienveillantes. Il y eut des sourires, des rires et des yeux un peu embrumés aussi.

Ils se séparèrent en se saluant respectueusement « Madame », « Monsieur ».

Chacun partit de son côté, tout émoussillé par la frénétique journée passée.

Confortablement assis sur un siège en cuir épais, Raymond, dans sa veste en daim, délassait ses épaules et souriait, un verre de whisky dans une main. Il se sentait tel un jeune homme prêt à découvrir le monde, à faire des parties de pêches interminables en mer, prêt à dépenser sans plus compter.

Il était totalement libéré de ses contraintes professionnelles et de la routine pénible dans laquelle il s'était fourvoyé tant d'années. Les enfants étaient grands et indépendants.

Il prenait un nouveau départ et ce n'était pas celui, trop classique, des jeunes retraités parisiens qui vont ouvrir des chambres d'hôtes à la campagne.

Son destin, à compter de ce jour à 10 h 14, était pleinement entre ses mains. Il redevenait le véritable acteur de sa vie et ne se laisserait plus jamais embourber dans la routine d'une vie de couple de banlieue.

Confortablement assise sur un siège en cuir épais, Edwige, dans son tailleur haute couture, avait retiré son chapeau en mousseline et souriait aussi. Elle savait qu'il ne lui restait que deux ans à travailler. Mais elle ne retournerait jamais dans son entreprise. Son directeur l'appellerait certainement rapidement. Mais elle avait fini son travail et ne répondrait plus jamais à un mail professionnel ou à un coup de fil.

Elle ne ferait plus jamais non plus de virements pour des fournisseurs odieux à l'autre bout du monde. Elle vivrait comme elle avait toujours voulu, libre. Son destin, à compter de ce jour à 10 h 14, était pleinement entre ses mains.

Elle redevenait la véritable actrice de sa vie et ne se laisserait plus jamais embourber dans la routine d'une vie de couple de banlieue. Et ses grands enfants étaient assez grands pour s'occuper d'eux-mêmes.

« Mesdames, messieurs, bienvenue à bord. Je suis le Capitaine Ray Pilsmith. Notre vol à destination de Jakarta durera 17 heures, les conditions atmosphériques sont excellentes. Nous vous souhaitons un agréable voyage en votre compagnie. »

Edwige ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Raymond, ayant à peine fini sa phrase, pouffa et se mit à rire à gorge déployée.

Reprenant son souffle, Edwige lui dit alors : « Mon plan s'est parfaitement déroulé. Une veste grisâtre et un cardigan violine viennent d'arriver à Barcelone. Le fournisseur Alphix wuan, comme tous les mois, a reçu son virement. À l'aéroport, j'ai rencontré un très beau jeune homme qui semblait en partance pour pêcher le gros en mer de Java. J'ai envie de le revoir et de mieux le connaître ».

Raymond la coupa : « Moi, tu sais, depuis ce matin, je me suis pris pour un escroc, bien habillé, fringant et sûr de lui. J'ai cavale toute la journée, j'ai tout payé en espèces, à la volée. J'ai fini ma cavale au terminal de Roissy et je me suis fais tamponner par une superbe femme dans un tailleur haute couture. J'ai senti monter en moi le désir, j'en suis tombé amoureux, j'ai envie de la revoir et de mieux la connaître ».

Elle répliqua d'une voix douce : « Aujourd'hui, j'avais tout planifié, demain c'est toi. »

Raymond, radieux dans son fauteuil, lui répondit : « Madame, les plus beaux voyages se font à deux ! ».

Ils se tenaient la main, assis l'un à côté de l'autre, dans le salon de leur pavillon de banlieue.

Mais, l'aventure avec un grand A avait bien recommencé.

LAUREL GEISS

LES FLEURS DU MAL

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour. La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Pascal Bravant était fonctionnaire. Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Léonie, la petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau. Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées. Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ quatre heures, ils laisseraient ce train à Marseille, au cœur de la gare Saint-Charles.

C'était là qu'allait commencer leur rêve. Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperissé à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue parisienne. Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau-dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ. C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés.

Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ? C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux pour une nouvelle destinée.

Il avait suffi d'une seconde d'inattention, un minuscule bout d'infini, pour sceller leur avenir à tous les deux. Qu'importait ce que pouvait bien penser Clément, leur fils, ou le reste de la famille, ou bien même leurs amis, ils iraient jusqu'au bout de leur projet. Il le fallait. Ils avaient un rôle à jouer.

Tout avait basculé quelques mois auparavant avec l'accident qui avait attenté à la vie de leur fille, Isaure. Pour résumer : la faute à pas de chance. Isaure s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Voilà tout. Pendant des semaines interminables, Léonie et Pascal avaient pourtant gardé confiance en une justice pour leur enfant, mais non, rien ne s'était déroulé dans le bon sens. À ce jour encore, ils ne s'expliquaient toujours pas ce qui avait pu se passer.

Lorsqu'Isaure s'était retrouvée allongée dans ce lit des soins intensifs, reliée à ces machines qui la maintenaient en vie, tous deux avaient continué à espérer. Un espoir fou, un espoir vain.

Personne dans leur entourage n'avait compris leur volonté farouche de tout plaquer, de tout laisser derrière eux pour partir sur ce que chacun avait estimé être un coup de tête à la suite du verdict. Comble de la douleur insupportable, cette annonce d'une peine clémente, presque de complaisance, à l'encontre de celle qui leur avait arraché brutalement la chair de leur chair, cette annonce avait été faite le pire jour de leur existence. Ce même jour, l'espoir cédant sa place à la fatalité, Isaure avait été débranchée. Un ultime coup de poignard dans leurs cœurs déjà réduits en miettes et broyés de chagrin.

Karine.

Un prénom qui les hanterait jusqu'à leur propre mort. Une gentille femme bien sous tous rapports d'après l'ensemble des témoignages entendus au procès. Mais en ce terrible soir d'octobre, entre chien et loup, elle avait endossé pour Léonie et Pascal l'habit de meurtrière. Elle était devenue celle qui, en une seconde, avait dévasté leur vie en ôtant celle de leur fille qui rentrait à la maison à vélo après sa journée de travail.

Léonie n'avait pas compris ni accepté l'idée que l'on puisse tuer quiconque sans être fermement condamné pour cet acte. La vie ne revêtait-elle pas tout de même quelque préciosité ? Apparemment non, cela ne correspondait pas à la conception de la justice selon laquelle cette femme, cette Karine, bénéficiait de circonstances atténuantes. La dépression. Un traitement lourd. Une profonde fatigue aidant, elle avait commis l'irréparable en s'endormant au volant de sa voiture. Ce n'était donc pas de sa faute.

Tout au long des auditions, elle avait gardé la même ligne de conduite et répété ne se souvenir de rien. Le pire pour Léonie dans cette histoire, c'était le fait qu'elle n'avait affiché aucun remord, pas la moindre once de culpabilité lors du procès, zéro mot d'excuse ou de réconfort. Il avait même semblé que cela ne la concernait en rien, comme si tout lui passait bien au-dessus de la tête. Au final, déclarée pénalement irresponsable de ses actes, elle n'avait eu aucune peine particulière à purger, la sentence finale correspondant à une simple obligation de soin et un suivi psychologique.

Voilà tout bonnement ce à quoi cette meurtrière aurait dû être confrontée. C'était sans compter sur Léonie, mère éplorée qui, lorsqu'elle avait vu sortir du tribunal cette Karine libre de vivre sans être plus inquiétée que ça, avait pété les plombs. À cette vision injuste, son cœur de maman s'était noirci de haine et un sombre déclic s'était produit dans les tréfonds de son esprit. Elle rendrait justice elle-même. Sa justice.

De sa volonté secrète et du projet qui en avait découlé par la suite, seul son mari en avait eu connaissance, et il n'avait pas trouvé la force ni le courage de s'y opposer. Ce projet même qui les avait conduits dans ce train en direction de la cité phocéenne. Lui n'avait pas dit le moindre mot contraire et l'avait docilement suivie sur la pente glissante et grisante de la vengeance sans réagir. Il s'était comporté exactement de la même manière qu'il avait vécu à

ses côtés durant les trente dernières années. Dire amen à tout, ne jamais la contrarier. C'était qu'il l'aimait à sa façon sa Léonie, presque comme au tout premier jour, et, malgré les vicissitudes des décennies passées, il se sentait prêt à tout pour elle, quitte à consentir à incarner les Bonnie & Clyde de cette justice décadente qui se fichait des victimes en protégeant les coupables. Ce qu'ils s'apprêtaient à accomplir dans leur toute nouvelle vie, il l'avait accepté, sans même réfléchir une seule seconde. C'était ce que Léonie souhaitait, ils l'exauceraient ensemble, naturellement.

Karine avait été leur coup d'essai pour ainsi dire. Elle n'avait rien vu venir la garce. Léonie avait tout pensé, organisé et préparé en amont afin que cela passe pour un accident. Rien n'avait été laissé au hasard et Pascal, là aussi, n'avait rien eu à dire. Le cœur de cette femme avait ainsi lâché. Pas de chance. La vie quoi.

À ce souvenir, un sourire se dessina sur le visage de Léonie qui se reflétait dans la vitre du train. Par la suite, il n'y en avait pas eu d'autres, mais elle se sentait depuis investie d'une mission, elle ne faillirait pas. Elle se l'était promis. Pour Isaure. Pour toutes les victimes. Elle incarnerait la justice, la vraie. En regardant le paysage défiler sous ses yeux à grande vitesse, elle imagina déjà ses prochaines cibles. Avec Pascal à ses côtés, elle n'avait aucun doute, tout filerait aussi bien que ce train lancé à toute vitesse. Cette nouvelle vie à deux, loin de Paris, avec ce projet fou qui les unissait marquait un renouveau pour leur couple, une bouffée d'oxygène dans leur existence terne engluée dans la routine, les habitudes. Léonie regrettait quand même une chose, c'était la réaction de leur fils aîné. Clément n'avait pas compris la vente soudaine de leur maison familiale, qui abritait tant de souvenirs, le déménagement dans l'urgence. Il avait été profondément atteint par la perte violente de son unique sœur et à cela s'était ajouté le départ brutal de ses parents. Le tout avait causé un immense chaos dans sa vie.

Léonie s'en voulait d'avoir ainsi abandonné son fils, mais Clément était adulte maintenant, marié et père lui aussi. Un jour, elle en était certaine, il comprendrait.

La voix du contrôleur annonçant l'arrivée imminente du TGV en gare Saint-Charles la sortit de ses pensées. Tournant la tête vers la gauche, elle observa son époux assis à côté d'elle qui émergeait d'une longue sieste. Au moins lui n'avait pas vu le trajet passer.

En quelques secondes, des souvenirs défilèrent sous ses yeux. *Flash*. Leur rencontre un soir d'août lors de la fête de son village : elle avait dix-sept ans et lui vingt. Pascal passait les vacances d'été chez son cousin. Il l'avait transpercée de ses pupilles d'un bleu glacial, elle avait chaviré au premier regard. *Flash*. Leur mariage, trois ans plus tard. Elle pouvait encore ressentir le bonheur et tout l'amour éprouvés ce jour-là. *Flash*. L'achat de leur pavillon, à Maisons-Alfort, et ce moment romantique où Pascal l'avait prise dans ses bras pour franchir le seuil de leur nouveau nid. *Flash*. La naissance de Clément puis Isaure deux ans plus tard. *Flash*. Les joies en famille, entre amis, les vacances à la montagne, à la mer. *Flash*. Les enfants qui grandissent, le couple qui vivote. La fierté d'être toujours ensemble alors que beaucoup se séparent. *Flash*. La routine, le quotidien, les jours qui se suivent et se

ressemblent, les relations qui s'essoufflent, le départ des enfants, le silence dans la maison. Les non-dits. *Flash*. L'accident, la mort d'Isaure.

Contre toute attente, il avait fallu une perte violente pour que Léonie et Pascal se retrouvent enfin. Les sentiments n'étaient plus ceux qu'ils avaient été, certes, mais ils avaient tout de même le mérite de toujours exister.

Lorsque le train arriva en station, le couple se prit par la main, mais ne bougea pas immédiatement de sa place. Ils avaient le temps maintenant, Marseille constituait le terminus du voyage. Le point départ d'une nouvelle existence. Ils laissèrent donc le reste du wagon s'extraire à la hâte comme s'ils avaient le feu aux trousses et récupérèrent tranquillement leurs bagages par la suite. Le soleil du Midi ne manqua pas de les éblouir quand ils sortirent sur l'esplanade qui reliait la gare à la ville grâce à son monumental escalier bordé de sculptures coloniales. Au pied des marches, ils prirent un taxi en direction de la rue de Vauvenargue, dans le 7^e arrondissement, qui, après quelques péripéties dans la circulation marseillaise, les déposa enfin devant leur nouveau chez eux. Pour cette maison à la façade d'un jaune chaleureux, extrême contraire de leur pavillon parisien tout gris, le coup de cœur avait été immédiat. Lors de la visite avec l'agent immobilier tout leur avait plu, de l'aménagement intérieur au joli petit jardin d'agrément, boisé et fleuri. Mais ce qui avait définitivement fait pencher la balance de leur cœur déjà conquis, c'était la vue que leur procurerait chaque jour le balcon de premier étage. La Bonne Mère veillerait sur eux du haut de sa cathédrale majestueuse, rien ne pouvait plus leur arriver. Léonie en était persuadée, partir avait été la meilleure chose à faire.

Malgré son enthousiasme et sa hâte à mettre sur les rails leur nouveau projet de vie, elle ne se lança tout de même pas à l'aveuglette. D'une préparation minutieuse dépendait leur longévité dans ces lieux, leur liberté et leur insouciance. Il était primordial de ne rien laisser au hasard. Ici, Pascal et Léonie avaient perdu tous leurs repères. Ils devaient chacun de leur côté se réapproprier les espaces, les personnes, les objets nécessaires à l'accomplissement parfait.

Pascal, qui n'avait finalement pas souhaité démissionner de sa place confortable dans la fonction publique, avait très vite repris le travail à la tête d'une nouvelle équipe. Il remplaçait de ce fait l'ancien chef parti à la retraite. De ce que Pascal avait compris en écoutant les bruits de couloir, c'était que l'homme, fort peu apprécié, n'allait manquer à personne. Incarnant un renouveau certain, il mettrait un point d'honneur à instiller sa joie de vivre retrouvée à chacun des membres de son groupe. Aucun n'en avait conscience, mais tous sans le vouloir allaient faire partie intégrante du projet lancé par Léonie.

Pour sa part, la quinquagénaire n'avait pas souhaité continuer sur la voie professionnelle dans laquelle elle s'enlisait depuis de trop nombreuses années. Devenue Préparatrice en pharmacie à la suite de ses études, elle avait perdu depuis longtemps le plaisir de la manipulation pharmaceutique pour laquelle elle avait été formée. Son boulot ces quinze dernières années avait fini par se résumer à assister le pharmacien gérant dans la vente, voire le remplacer lorsqu'il partait en goguette. Le chiffre d'affaires avait pris le pas sur le bien-être des malades, et ça, Léonie n'avait jamais réussi à s'y faire, elle qui au plus profond de son âme souhaitait aider les gens, les accompagner et les soulager dans leur souffrance. Son projet s'inscrivant naturellement dans sa nouvelle raison de vivre, elle avait donc préféré cesser de travailler pour

pouvoir être libre de ses mouvements, prête à agir le moment où un objectif se présenterait à eux.

En attendant le jour J, Léonie et son mari profitaient avec plaisir de leur nouveau cadre de vie. Ils faisaient connaissance avec les lieux et les personnes autour d'eux, tissaient des liens et se trouvèrent ainsi, assez vite, fort appréciés de tout un chacun dans le voisinage. Léonie ne se lassait pas de passer le plus clair de son temps au quotidien à l'abri de son petit jardin fleuri. Elle aimait laisser s'écouler les heures à prendre grand soin de sa multitude de plantes et de ses nombreux arbustes colorés et odorants minutieusement choisis. Partout où le regard se posait, du rose, du blanc, du rouge éclataient en feux d'artifice végétaux. Au sein de cette nature maîtrisée, Léonie se sentait elle-même, en accord total avec ses ambitions.

Et puis ce que le couple espérait tant depuis leur arrivée à Marseille se présenta enfin un soir de septembre lorsque Pascal revint de sa journée de travail avec de quoi lancer le projet de sa chère et tendre. Du côté de Léonie, tout était fin prêt, il ne lui restait plus qu'à réfléchir au lieu, à la date, et... action ! Dans la cave de la jolie maison fleurie, tout un stock de fioles remplies d'un liquide verdâtre reposait. L'usage de ce liquide était ancestral. Il remontait à l'époque où les Mésopotamiens croyaient en ses propriétés curatives et les anciens Babyloniens l'utilisaient en mélange avec de la réglisse pour soigner la gueule de bois. Les médecins arabes, eux, le prescrivaient aussi comme traitement contre le cancer au 8e siècle apr. J.-C.

Léonie, elle, avait trouvé la concentration idéale qui permettait d'arrêter le cœur de ses victimes d'une seule petite injection. Le pouvoir d'accumulation de la substance étant faible, l'élimination restait rapide et sans trace. Parfait. Et puis nul n'était à l'abri d'avoir le palpitant qui lâche sans prévenir, que l'on soit sportif ou sédentaire et, de l'expérience professionnelle de Pascal, bien rares étaient les enquêtes consacrées aux malaises cardiaques.

Dans deux jours, à la même heure, leur prochaine cible serait définitivement mise hors-jeu. Personne ne pleurera un homme violent, sans foi ni loi, mais sachant si bien s'entourer que la justice avait honteusement fermé les yeux sur ses sordides agissements, renvoyant par la même occasion sa petite famille déjà bien cabossée au cœur de l'Enfer, direct dans les bras du Diable.

Pour le moment, la soirée se plaçait sous le signe de la détente pour le couple à l'initiative de Pascal qui avait organisé un dîner aux chandelles pour sa Léonie.

Ravie, elle s'installa à la jolie table dressée dans le jardin au centre de laquelle se trouvait un beau bouquet de roses du désert. Léonie sourit à cette attention particulière. Pascal apporta deux verres de Bloody Mary, parfaitement assaisonné, bien pimenté comme l'aimait Léonie, et ils trinquèrent tous deux à leur nouvel avenir. Pascal regarda sa femme se délecter de sa boisson favorite le sourire aux lèvres. Il se sentait bien. Il avait enfin pris, tout seul, en son âme et conscience, une décision. La décision qui solutionnerait tout. La décision de sa vie.

Léonie ne semblait se douter de rien. Comme Karine.

Sa vie entière dédiée à la protection du citoyen, Pascal n'avait jamais cessé de croire en la Justice de son pays. Certes cette Karine leur avait enlevé leur fille, mais cela n'avait été somme toute qu'un banal accident. Événement qui avait eu toutefois le terrible effet de brouiller gravement l'esprit de sa Léonie. Depuis le verdict, il ne la reconnaissait plus et il était hors de question pour lui de la laisser devenir à son tour comme les êtres qu'elle souhaitait éliminer. Alors le commissaire Bravant avait dû faire ce choix difficile, mais nécessaire, d'agir à la place de sa femme.

Bientôt l'oléandrine concentrée contenue dans la boisson rouge sang, la solution cardiotoxique extraite du laurier rose par Léonie elle-même, allait attaquer son cœur et la terrasser d'un arrêt cardiaque.

À son tour, Pascal pourrait alors repartir sur de nouveaux rails.

CHRISTOPHE D'ANDREAM

LORSQUE CHANTENT LES CIGALES

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, Jean était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Marie. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ douze heures, ils laisseraient ce train à Toulon. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperî à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemne de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

Le train entra en gare de Toulon à 18 h, en soufflant d'énormes volutes de fumée blanche.

Jean et Marie, empoignèrent leurs valises et descendirent les marches de fer de leur wagon.

Une voiture à cheval, garée à l'ombre de larges platanes était libre. Jean s'en approcha en avançant son épouse.

— Bonjour Monsieur, serait-il possible de nous conduire au 14 avenue Val Fleuri s'il vous plaît ?

Le cocher ôta son chapeau en signe de salut et s'exclama :

— Mais bien sur m'sieur-dames. Laissez-moi charger vos valises à l'arrière et nous y allons de ce pas.

L'homme au visage cuivré, sauta à bas de la calèche, Marie remarqua que ses mains étaient ridées et sa peau patinée. Jean aida l'homme à charger la troisième et dernière valise et le couple s'installa sur les banquettes en velours beige.

Les sabots du cheval claquaient contre les pavés, un léger vent aux effluves iodés serpentait entre les rues de Toulon en remontant depuis le port et procurait une agréable sensation de fraîcheur doublée d'une légère odeur marine.

— Je m'appelle Auguste, toulonnais depuis soixante-cinq ans ! Vous arrivez d'où comme ça, tout chargé de bagages ?

— Eh bien ! nous arrivons de Paris, la grande capitale, plaisanta Jean.

— Nous avons quitté le tumulte de la ville, nous voulions recommencer une vie plus agréable ici, dans le sud, ajouta Marie.

— De Paris ? *Boudiou*¹ ! Et vous avez choisi Toulon, comme ça, en pointant un doigt sur la carte ?! questionna Auguste amusé.

— Non, soupira Jean, un sourire en coin. C'est mon épouse qui tenait absolument à ce que nous recommencions une vie ailleurs qu'à Paris. L'air de la campagne nous sera plus salubre. Les enfants sont grands maintenant et ont une belle situation. Je suis, enfin j'étais, jardinier à la ville. Marie est couturière. Nous avons trouvé un petit pavillon et nous nous sommes décidés.

— Je vais commencer votre éducation sudiste : ici, on ne dit pas pavillon, on dit une maison ! Et le quartier du val fleuri c'est un très beau coin de Toulon. Vous n'avez pas fini de voir de belles choses par chez nous, surtout pour, enfin, pour des Parisiens...

Le cocher parut presque gêné de prononcer ce dernier mot. Il n'y avait pas de moquerie envers Jean et Marie, plutôt une forme de compassion.

Le soleil se couchait lentement, disparaissant au-dessus des toits de tuiles rouges, le ciel se teintait de mauve, d'orange et de jaune profond. Seules les cigales, inépuisables chanteuses, continuaient leur récital.

— Elles chantent pour vous accueillir m'sieur-dame, lança Auguste.

— Nous les en remercions, répliqua Marie, les yeux émerveillés par les collines qui apparaissaient au loin, en bordure de la ville. Nous allons être bien ici, Jean, je le sens.

— Oui Marie, notre bonheur va être complet, j'en ai moi aussi l'intuition...

Auguste aida Jean à rentrer les bagages dans la petite bâtisse. Un portail blanc, quelque peu rouillé s'ouvrait sur une allée qui jadis abritait des vignes grimpantes, le jardinet était, aujourd'hui, une véritable jungle, où proliféraient ronces, cannes et hautes herbes sèches. Une petite terrasse aux larges dalles, abritée par un immense murier-platane accueillait les visiteurs qui découvrirent la façade de la demeure.

Crépi beige usé, volets brun patinés par le temps et de belles tuiles canal, couvertes par quelques mousses, conféraient à cet édifice un charme immédiat.

¹ « Bon Dieu » en provençal.

Marie soupira, Jean s'exclama :

— Les photographies étaient criantes de vérité ! Le pavillon est de toute beauté.

— C'est en effet une très belle maison m'sieur-dames, vous allez avoir quelques menus travaux de jardinage et de peinture, mais vous serez bien ici. Demain, je vous conseille le marché du cours La Fayette, il y a des légumes splendides. Auguste serra la main de Jean et déposa un baiser sur la main de Marie. Il les regarda dans les yeux, marqua un temps d'arrêt et ajouta :

— Votre bonheur sera complet ici, j'espère. Bon, je prends congé, d'autres clients peuvent avoir besoin de mes services, un autre train arrive de Marseille dans vingt minutes.

Il salua le couple en ôtant son chapeau de paille et fit claquer les rênes de son cheval.

Marie commençait à vider les valises tandis que Jean inspectait les meubles que l'ancien propriétaire avait laissés dans le logement. Le jardinier hochait la tête, lèvres pincées et sourire en coin, l'achat de ce pavillon était une réussite, même le mobilier était de toute beauté. Il se dirigea vers l'escalier qui conduisait aux deux chambres et monta à l'étage ; sur le seuil de porte, il considéra ce qui allait devenir leur nouvelle chambre, le matelas neuf avait été livré le jour même et l'employée de maison avait déjà fait les lits. Il enverrait une lettre à madame Delun pour la remercier et la payer pour son travail.

Le couple prit un dîner léger et ne tarda pas à se coucher, fatigué par le long voyage qu'ils avaient fait.

Allongé sur le dos, les persiennes filtrant une douce lueur bleutée provenant de cette nuit claire, Jean soupira :

— Marie, je sens que nous allons recommencer une nouvelle vie ici, emplie de bonheur et d'amour.

— Jean, je le crois aussi, maintenant dormons, demain nous avons tant à faire dans les environs pour découvrir les merveilles du sud. Bonne nuit, mon chéri.

— Bonne nuit Marie.

Le lendemain, le couple parisien déambulait en descendant le cours Lafayette où le marché provençal battait son plein. Les poissonniers criaient la fraîcheur de leurs prises, les maraîchers l'inimitable goût de leurs légumes et Angèle seyait les clients qui faisaient la queue pour obtenir une portion de sa « célèbre cade », une pâte à base de farine de pois chiche, moulée dans un plat et cuite au feu de bois.

Un vieil homme, debout derrière son stand de légumes attira leur attention et les guida naturellement vers lui. Il paraissait très âgé et lorsque Jean et Marie eurent acheté quelques belles tomates bien mûres et quatre courgettes, le vieil homme hasarda :

— Vous n'êtes pas le couple arrivé hier de Paris ?

La question surprit Jean qui répondit :

— Dites-moi, les nouvelles vont vite à Toulon !

— Mon frère Auguste qui me l'a dit hier au soir. Le cocher qui vous a conduit. Je suis Louis son aîné. Soixante-douze ans hier ! Mon frère vous a apprécié et m'a dit que vous viendrez sûrement ce matin. Si vous voulez, lorsque j'aurais fini de vendre mes légumes, vous montez avec moi dans ma voiture et je vous fais découvrir quelque chose d'unique. Vous voulez ?

Jean et Marie échangèrent un bref regard, elle acquiesça.

— Vers quelle heure devons-nous être là ?

— D'ici trois heures, je n'aurais plus rien, dit-il un sourire en coin. À tout à l'heure, m'sieur-dames.

Les deux époux promènèrent sur le port de Toulon, burent un café et profitèrent de l'air vivifiant du bord de mer.

— Marie, je tiens à m'excuser. Pour toutes ces années passées à tes côtés sans vraiment t'avoir dit l'essentiel. Que je t'aime. La Provence va symboliser un renouveau pour notre couple, j'étais trop occupé à travailler et trop aveugle pour voir que tu m'aimais de toutes tes forces. Peut-être trop de fierté ou un manque de courage pour te le dire, mais il faut que notre amour reparte comme un oisillon prend son envol après être tombé du nid maternel. Je vais tout faire en ce sens.

— Et bien, mon chéri, l'air marin te fait du bien et ce que tu me dis me va droit au cœur. Je suis heureuse et tes paroles m'émeuvent. Je t'aime moi aussi et je veux passer le reste de mes jours à tes côtés...

Onze heures arrivèrent et le couple grimpa dans la voiture de Louis. Ils s'éloignèrent de la ville et ne tardèrent pas à emprunter un chemin de terre, caillouteux et cahoteux. Une large mesure, longue d'au moins cinquante mètres se dessina au détour d'un virage. Trois cyprès accueillait quiconque passait le portail de bois, à l'entrée du domaine. Des champs à perte de vue, un verger essentiellement composé de figuiers et des hauts pins autour de la propriété achevaient de donner au tableau ses lettres d'authenticité. Louis s'arrêta près d'un immense bassin, devant le mas.

— Bienvenu chez moi, m'sieur dame.

Les yeux de Marie étaient écarquillés devant tant de beauté, tout en simplicité.

Jean lorgnait déjà vers les champs et prenait conscience du travail que toutes ces terres devaient demander.

— M'sieur-dames, voudriez-vous m'accompagner dans les champs ?

— Bien volontiers Monsieur Louis, répondit Jean.

— Appelez-moi Louis, laissez tomber les mondanités.

Ils descendirent un petit chemin bordé d'herbe séchée par le soleil estival et longèrent un champ de tomates.

— C'est vous qui plantez, entretenez et cueillez tout ça ? questionna Marie.

— Oui, m'dame. Mais je commence à être fatigué. Mon frère Auguste vient me donner un coup de main lorsqu'il en a le temps, mais faire le cocher fonctionne plutôt bien et les clients sont nombreux.

— Personne dans la famille n'a voulu reprendre le flambeau ? demanda Jean intrigué.

— Notre famille c'est Auguste et moi. La femme d'Auguste est morte il y a trois ans, ils n'avaient pas d'enfants. Moi, j'allais me fiancer, mais à la fin de la guerre, lorsque ces foutues tranchées m'ont relâché, la belle était partie, trop impatiente pour attendre mon retour. Enfin, mon frère et moi sommes seuls, et c'est p't-être mieux comme ça... Je peux vous confier quelque chose ?

Jean et Marie opinèrent en signe d'approbation.

Louis serrait son béret entre ses mains et cela traduisait de la nervosité.

— C'est-à-dire j'ai envie de vous en parler, mais j'ai peur que vous vous moquiez de moi et de mon petit Auguste...

— Non, assura Jean, nous sommes respectueux des autres, Louis, vous pouvez parler en toute tranquillité.

— Auguste et moi avons eu une maman, pas comme les autres, un peu... étrange. Alors, nous sommes considérés comme des gens étranges.

— Étrange ? répliqua Jean.

— Oui, notre mère savait voir à l'intérieur des gens, reprit Louis à voix basse comme s'il avait peur d'être entendu par une oreille indiscreète.

— Vous parlez de l'âme ? hasarda Marie. Elle était une sorte de voyante ?

— Appelez ça comme vous voudrez ma petite dame, mais ce don, elle nous l'a transmis. Et je peux vous dire que lorsque vous en êtes doté, c'est plus une malédiction qu'autre chose...

— Je suis croyante, Louis, vous pouvez parler librement je ne vous jugerai pas, soyez sans crainte.

— Figurez-vous que si je vous en parle, c'est que je sais à qui je parle... Lorsque mon frère a touché la main de monsieur hier soir et qu'il a embrassé la vôtre, il a ressenti votre désespoir. Mais aussi votre bonté. Il m'en a parlé lorsque nous avons soufflé mes bougies. Je voulais vous conduire ici pour vous poser une question.

Les deux amants se regardèrent étonnés, mais laissèrent le vieil homme continuer :

— Je vois que votre histoire d'amour est saine, mais il y a un voile qui la ternit quelque peu. C'est la passion qui s'affadit avec le temps. La vie vous a éloigné l'un de l'autre. Vous avez besoin d'être ensemble, plus souvent. Je me trompe ?

Loin de la grande ville, que diriez-vous de travailler ici, avec moi ?

J'ai besoin de mains fortes, qui plus est celles d'un jardinier, madame pourra nous aider pour la récolte. Les mains fines et délicates d'une dame sont parfaites pour les haricots et les petits pois...

Jean resta stupéfait de l'annonce de Louis, il bredouilla :

— Je... enfin, pour moi c'est... avec grand plaisir, mais...

— On accepte ! s'exclama Marie avec un large sourire.

— Bon, on accepte, ajouta Jean en riant aux éclats.

L'année 1924 fut marquée par un été clément et un automne doux. Les courges vendues sur le marché par Jean et Louis étaient devenues célèbres dans toute la région toulonnaise. Marie avait acheté une machine à coudre et vendait ses robes et ses dentelles. Le jardinier devenu producteur de légumes et de fruits rayonnait de bonheur, il travaillait dur, mais était fier de lui, sa femme accompagnait souvent les deux hommes dans leurs travaux aux champs, puis elle sonnait la cloche lorsque le repas était prêt.

Le couple avait retrouvé une complicité évidente, une passion dévorante comme aux premiers jours de leur rencontre. Auguste tentait d'apprendre quelques mots de provençal à Jean, mais s'arrachait les cheveux en entendant l'accent parisien qui persistait.

Trois belles années s'écoulèrent et le couple parisien adopté par le Sud avait retrouvé le bonheur.

De la simplicité, de la confiance et de l'amour. Une vie saine, épanouie, dans laquelle mari et femme travaillaient main dans la main, ils passaient du temps ensemble, partageaient des moments de complicité qui renforçaient leur couple. Ce changement de vie avait finalement été une très bonne initiative...

En 1927, Louis mourut le dimanche matin d'une froide journée de janvier.

Quatre ans plus tard, son frère Auguste le suivit.

Marie et Jean furent dévastés par ces deux pertes, ils s'étaient énormément attachés à ces deux hommes sincères et authentiques. Leur tristesse fut d'autant plus grande lorsqu'ils assistèrent à l'enterrement d'Auguste. Il n'y avait qu'eux, le curé et deux amis du quartier.

Jean taillait la vigne grimpante dans l'allée devant chez eux, tandis que Marie s'affairait à finir un tailleur commandé par une enseignante de l'école communale.

Lorsque le postier passa le portail du couple, Jean le salua et lui demanda de déposer le courrier sur la table, dehors. Il gratifia le jardinier d'un « bonne journée » et remonta sur sa bicyclette.

Marie fit une pause et appela son mari pour qu'il fasse de même. Elle servit deux tasses de café et ils s'assirent autour de la table, sous la tonnelle.

Machinalement, elle ouvrit les lettres, l'une après l'autre, lorsque soudain, Jean entendit sa femme pleurer.

Elle lui tendit une feuille pliée en trois arborant un tampon officiel et regarda le ciel, les yeux dans le vague.

« Par décision testamentaire, enregistrée chez Me Roubiat, notaire, Mrs Louis et Auguste Audibert, ont désigné Mr Jean Plantier et Mme Marie Brun ép. Plantier pour être leurs héritiers.

En conséquence, la propriété située au 4, chemin des Baouques, leur revient par legs universel inscrit sur testament olographe.

Les parcelles de terrain cadastrées sous les numéros 24 A, 24 B et 28 A sont également léguées par la fratrie Audibert, aux époux Plantier.

Les frais de succession ayant été réglés en partie par le dernier des vivants, à savoir Auguste Audibert, il ne restera qu'un prorata de frais de succession à régler par les époux Plantier.

Me Roubiat vous adresse ci-joint le détail des frais qui lui sont dus si le leg testamentaire est accepté par le couple héritier, ainsi que les frais revenant à l'état français. Vous souhaitant bonne réception, au nom de l'étude Roubiat, veuillez accepter Madame, Monsieur, nos salutations distinguées ».

Lorsque chantent les cigales, le bonheur n'est pas loin...

FLORENCE CARTRAUD

LA LETTRE

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce train consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté, sans billet de retour.

La femme qui l'accompagnait demeurait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Jusqu'à hier, George était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur, comme le lui répétait inlassablement Jacqueline. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Sa compagne aussi avait une allure guindée dans son tailleur désuet qui avait traversé tant de modes.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage. Dans environ 8 heures, ils laisseraient ce train à Vintimille. C'était là qu'allait commencer leur rêve.

Ils avaient décidé de s'y installer pour tout reprendre à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur couple avait peu à peu déperî à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau dodo » et le train-train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce compartiment qui les amenait vers un nouveau départ.

C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 180 degrés. Pourraient-ils l'effectuer en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux ? Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence ?

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle destinée.

L'annonce du journal à laquelle ils avaient répondu était pourtant alléchante :

« Rejoignez-nous pour une expérience inoubliable et faites partie des heureux élus de notre programme innovant de rajeunissement ! »

Rajeunir : le mot s'était installé au creux de leur cerveau pour ne plus le quitter. Après avoir tergiversé entre discours rationnel et désir d'aventure, ils avaient fini par succomber à la curiosité. Pour une fois, ils étaient tombés d'accord ; ils allaient quitter leur quotidien démotivant et leur famille décevante, qui attendait leur mort avec cupidité, et s'inscrire à ce voyage.

Les jours qui suivirent cette décision, ils s'attelèrent à répertorier et vendre la plupart de leurs biens ; ils ne voulaient pas laisser de traces.

La date du départ les avait rattrapés plus vite qu'ils ne l'auraient cru et ils étaient désormais prêts à commencer cette nouvelle vie que promettait le prospectus reçu après leur inscription. Jacqueline avait du mal à contenir son excitation à la perspective de ce départ. Pourtant elle appréhendait cette aventure qui rompait avec ses journées moroses et pâles. Elle attendait avec impatience et inquiétude à la fois les effets du rajeunissement promis sur son corps en proie aux prémices du vieillissement. La silhouette que lui renvoyait le miroir la rendait triste et irritable depuis quelque temps. Elle avait beau multiplier les séances de gymnastique et enchaîner les régimes sans saveur, son ventre restait désespérément flasque et ses seins ressemblaient plus à des glissements de terrain qu'aux jolies petites pommes rebondies qui avaient séduit George par le passé.

Elle désirait retrouver l'élasticité de ses belles jambes qui répondaient désormais mal à ses sollicitations et supportaient difficilement les efforts prolongés. Elle les revoyait encore, enlaçant le corps de George comme un boa emprisonnant sa proie dans une étreinte fatale. Ces doux moments étaient relégués à l'état de souvenirs et elle ne pouvait se résoudre à vivre ainsi, privée de ces sensations voluptueuses.

Ce voyage tombait à point nommé pour raviver cette flamme qui les avait unis et qu'ils avaient consumée pendant tant de nuits. Elle espérait que le tic-tac de la machine à remonter le temps attiserait la reconquête de cet espace perdu et que George oublierait les longues années passées dans des bureaux poussiéreux entouré de collègues mornes et insipides.

Elle finit par s'assoupir, bercée par le roulis du train, un sourire aux lèvres à la perspective de ces futurs doux moments.

De son côté, George s'efforçait d'afficher un visage neutre pour ne pas laisser paraître la panique qui s'emparait de lui à mesure que le train avançait vers sa folle destination. Il observait Jacqueline à la dérobée et s'étonnait de découvrir autant de pétilllements dans ce visage d'ordinaire si morose et lisse. Il comprenait petit à petit les souffrances qu'elle avait dû endurer durant toutes ces années, recluse dans une maison qu'elle n'aimait pas, à prendre soin de son mari et à élever ses enfants qui étaient partis sans se retourner ni même l'embrasser. Il avait assisté à sa descente vers la mélancolie sans avoir la force de lui proposer un autre avenir que celui tracé par la fonction publique.

Le sursaut était venu un soir d'hiver embrumé de givre glacial, alors qu'il rentrait du supermarché. Ce soir-là, il trouva Jacqueline en proie à une agitation qu'il ne lui connaissait pas, marmonnant et faisant les cent pas dans le salon, les mains tordues autour d'un torchon de cuisine, le visage déformé par la souffrance. Il ressentit la colère enfouie et l'image d'un volcan endormi depuis la nuit des temps et réveillé brutalement lui vint à l'esprit. Il vit avec appréhension le magma monter inexorablement vers la surface et sentit que rien ne pourrait arrêter l'éruption imminente.

Quand Jacqueline l'aperçut, interdit et immobile à l'entrée du salon, elle arrêta son va-et-vient et la lave de sa fureur inonda le pauvre George de son flot bouillonnant. Au milieu du torrent de mots et de cris déversés, il comprit qu'elle avait reçu une lettre de leur fils aîné lui demandant de faire le nécessaire dès que possible afin que lui et son frère n'aient pas à payer de frais de succession excessifs à la mort de leurs parents. Il donnait les coordonnées de son notaire qui, selon lui, pouvait traiter l'affaire rapidement et était réputé pour ses compétences en la matière.

Elle hurlait à la trahison, elle protestait contre le manque de savoir-vivre de ces injonctions et interpellait toutes les heures passées au chevet de ses fils, à consoler leurs chagrins et à cajoler

leurs fronts fiévreux. Elle finit par tomber assise dans un fauteuil, les mains sur le visage, réfrénant les pleurs qui cherchaient une issue pour déborder.

George ramassa la lettre qu'elle avait jetée en boule au sol et la parcourut, espérant que Jacqueline avait forcé le trait sur le ton péremptoire qu'elle décrivait. Malheureusement, ce qu'il lut lui confirma la trahison dont elle se sentait victime. Impuissant une fois de plus à trouver les mots pour la consoler, il resta près d'elle, attendant que le volcan qui l'habitait finisse par se calmer.

C'est le lendemain de cet événement que l'annonce parut dans le journal et ils échangèrent un regard intense après l'avoir découverte. Était-ce la bouée de sauvetage qu'ils attendaient ? Le déclic nécessaire contre la routine programmée de la retraite ? La rupture promise avec une famille navrante et leur rôle de parents modèles ?

Le haut-parleur du train fit sursauter George. Leur destination n'était plus qu'à une heure de trajet. Les yeux toujours rivés sur le visage de sa femme, il cherchait à y voler un peu de la détermination dont elle avait fait preuve après l'épisode de la lettre. Sa conviction s'étiolait en même temps que le train s'approchait de son terminus et il avait besoin de la fronde de Jacqueline pour la renforcer.

Sentant le regard insistant de son mari, Jacqueline sortit de sa torpeur et ce qu'elle décela dans les yeux de George dérouta ses perspectives. Ce qu'elle redoutait était en train d'arriver : il allait abandonner, faire demi-tour. Non, cette fois-ci, elle n'allait pas se laisser faire, elle irait jusqu'au bout et pas question de perdre George en route ! Il devrait assumer son choix et en faire la raison de leur future vie, de leur avenir commun. Elle avait pleuré toutes les larmes de son cœur, toute l'eau de son corps avait lavé ses remords et emporté ses années d'abnégation de mère. Elle était prête pour autre chose et elle saurait garder le cap pour deux s'il le fallait afin que les années à venir, celles qui restaient soient lumineuses et flamboyantes.

Elle soutint son regard et maintint entre eux le fil de complicité qui les avait toujours animés. Le dialogue étant impossible au milieu du brouhaha ambiant, ils restèrent ainsi jusqu'à l'arrivée du train en gare de Vintimille.

Le tumulte du terminus les happa à l'extérieur, parmi les bagages jetés sur le quai et les enfants qui sautillaient autour de leurs parents, avançant tant bien que mal vers la sortie. Une fois dans la rue, ils guettèrent le signe prévu dans le dossier d'inscription : « une voiture portant notre logo vous attendra à votre arrivée. »

Une heure plus tard, aucune voiture ne s'était montrée arborant le logo espéré.

Ils se dirigèrent vers un café pour appeler les organisateurs du programme au numéro qui figurait sur le dossier, les portables ayant fait partie des objets qu'ils avaient laissés derrière eux après en avoir effacé les contenus.

Le numéro appelé ne répondait pas, malgré leur insistance. Ils se donnèrent le temps de savourer leur premier café italien en terrasse puis essayèrent à nouveau, sans plus de succès. Ils prirent leur mal en patience, sentant tout de même que quelque chose d'inattendu allait se passer. George restait calme malgré l'incertitude de leur situation et Jacqueline offrait son visage au soleil en observant le décor autour d'elle. Un sourire ne quittait pas ses lèvres.

C'est alors qu'ils remarquèrent un couple de sexagénaires à la table voisine. Comme eux, ils étaient sans bagages, ou presque, et montraient le regard inquiet des gens déracinés. Sur leur table trônait le même dossier portant le même logo et l'homme, qui tenait son téléphone mobile à l'oreille, arborait le même air dépité que George quelques minutes auparavant.

Ils comprirent alors qu'ils avaient tous dû être victimes d'une incroyable arnaque et qu'ils se retrouvaient dans un lieu inconnu sans rien pour les rattacher à leur vie d'avant.

Laissant l'autre couple à son désarroi, ils sortirent du café main dans la main et humèrent l'air chaud et sec qui les assaillait. Jacqueline se mit à rire, laissant George perplexe. Il finit par se détendre et son rire rejoignit celui de sa femme dans un concert joyeux et tonitruant.

L'annonce parlait d'un nouveau départ ! Elle n'avait pas menti !

Le programme promettait un rajeunissement spectaculaire ! Ce fou rire les mettait sur la bonne voie et ils retrouvaient l'insouciance de leurs 20 ans avec l'envie de découvrir un monde différent.

Jacqueline se disait que si arnaque il y avait, elle devait tourner à leur avantage. N'était-ce pas le renouveau qu'elle escomptait finalement ? Au diable la promesse de rajeunissement qui avait l'allure d'un miroir aux alouettes. La cure de jouvence se situait ailleurs et elle serrait fort la main de George dont elle ressentait l'inquiétude derrière le sourire et qui la suivait comme un automate, encore sous le choc du revirement de situation. Pourtant, il n'avait pas vu autant de joie sur le visage de Jacqueline depuis longtemps et il avait lui aussi une envie irrésistible de lâcher prise, de laisser cet endroit le cueillir et le surprendre. Pour une fois, il voulait faire confiance à la vie.

Leurs pas les menèrent au creux de la vieille cité, lovée autour de son église surplombant la mer. Au loin, le port résonnait du cliquetis des mâts des bateaux s'entrechoquant au gré de la brise. Le soir tombait doucement et paraît les ruelles d'un voile orangé, le parfum des fleurs aux balcons inondait les places et ruisselait sur les pierres échauffées par le soleil de la journée, les touristes se mêlaient à la population locale dans un joyeux carrousel de langages.

George et Jacqueline savouraient chaque minute, ils retrouvaient le sentiment de liberté qui habite les jeunes âmes et se laissèrent happer par l'ambiance douce et chaleureuse qui imprégnait la ville.

Ils n'avaient plus peur de l'avenir, ils ne regrettaient pas le passé. Ils se sentaient chez eux, ils voulaient tout savoir sur ce coin de terre et parcourir d'autres territoires qu'ils n'avaient jamais explorés.

Il ne restait plus qu'à faire pousser dans leur nouvelle vie le petit grain de folie que ce voyage avait semé.